

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!...

vendredi 15 février 1924

Sommaire :

La pensée catholique et le monde contemporain	Comte Gonzague de Reynold
Le rôle des Juifs dans le capitalisme moderne	Norbert Wallez
Lettre au typographe de la "Revue catholique des idées et des faits",	Omer Englebort
Un défenseur de M. Brémont	Chan. Paul Halflants
Le poète Arsène Vermeuzen	Marcel Paquet
Lettre à M. l'abbé J. Leclercq	Baron de Trannoy
Les idées et les faits : Chronique des idées : L'appel du Recteur de Louvain, J. Schyrgens. — Rome, Louis Picard. — Allemagne. — États-Unis.	

La Semaine

* La Chambre Française a autorisé M. Poincaré à prendre des décrets-lois, c'est-à-dire à exercer la dictature légale, preuve nouvelle que les démocraties politiques à suffrage universel ne peuvent guère se tirer d'embarras aux heures de crises, qu'en se niant elles-mêmes.

Pour qu'un parlementaire et un légiste comme Poincaré recoure aux décrets-lois, faut-il que le parlementarisme soit un déplorable système de gouvernement !

* Gros scandale de corruption politico-financière aux États-Unis. De gros business men y « entretiennent » des ministres et autres grands personnages politiques. Dans le monde capitaliste moderne, la finance, c'est-

à-dire la richesse aux mains d'une infime minorité, tend à vouloir tout acheter et tout régir, y compris les consciences.

* Notre franc baisse toujours et la vie devient de plus en plus chère. Des mesures énergiques s'imposent. Si nous sommes les victimes d'un « ultime assaut », que fait-on pour lui résister ? On disserte sur les beautés de l'incinération !...

* La bataille autour de l'accord économique franco-belge continue. Et l'homme dans la rue ne comprend toujours pas pourquoi MM. Theunis et Faspar ont lié leur sort à une convention dont le caractère d'urgence n'est rien moins qu'évident.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

(Tél. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT
D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

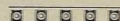
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

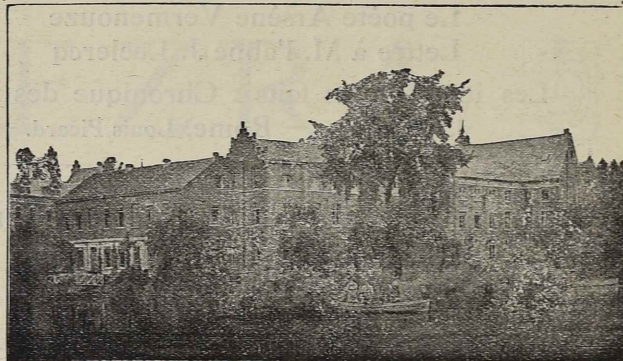


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR
situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE
SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

La pensée catholique et le monde contemporain⁽¹⁾

I

Avant 1914, nous avions une table des valeurs où toutes les notions, bien définies et bien classées, se trouvaient à leur place ; ce qui nous inspirait un grand sentiment de sécurité. Alors, la majorité des honnêtes gens, — les précepteurs de l'Europe et les conducteurs de ses affaires, — la moyenne générale des esprits étaient des optimistes qui avaient foi dans la conscience humaine, la diffusion des lumières et par conséquent le progrès. Je me souviens, comme d'un symbole, du jour splendide qui fut le premier août 1914 : j'étais alors dans les montagnes de l'Engadine ; il avait plu, une pluie froide, toute la semaine ; mais, ce matin-là, lorsque j'ouvris la fenêtre et fis claquer le volet contre le mur, j'aperçus, dans un ciel sans nuages, bleu comme le *caeruleum mare* de Virgile, la première incandescence du soleil sur les crêtes. Et puis arriva une dépêche... Ainsi toute cette confiance, toute cette richesse, toute cette facilité, cette joie de vivre, propres au XIX^e siècle, s'abîmèrent en quelques heures sous les pas des armées ; ainsi cette table des valeurs que nous nous figurions en or comme les tables de la loi, fut détruite par le premier coup de canon.

Et maintenant ? Maintenant, il s'agit de reconstruire l'Europe, par conséquent de reconstruire une autre table des valeurs. Besogne humble à la fois et surhumaine, car elle exige la patience d'un ouvrier qui fait sa tâche jour après jour, heure après heure, et la patience d'un Dieu qui a pour soi l'éternité. Pourtant, il faudrait aller vite, car l'Europe est si malade qu'elle ne saurait attendre longtemps. Mais nous sommes là, qui nous courbaturons à ramasser les débris comme des enfants recueillent, avec un air craintif, les morceaux d'une porcelaine qu'ils ont laissée choir en se disputant. Nous allons d'une idée à une autre idée, d'un système à un autre système ; il suffit que l'un de nous clame : « J'ai trouvé le bon ! » pour qu'autour de lui se rassemble une foule de disciples ; et puis l'on voit que le système ou l'idée ne valent rien, et on les rejette, et l'on cherche ailleurs, et l'on recommence ce jeu.

En effet, l'inquiétude, le désordre, le désarroi, l'anarchie intellectuelle est maintenant si grande, si apparente, que ce phénomène définira dans l'histoire l'époque de l'après-guerre. Mais ce qu'il y a de décevant et douloureux dans ce phénomène, c'est qu'il ne s'agit pas même d'une révolution. Et voilà bien ce qui peut inquiéter pour l'avenir de l'Europe. Une révolution, c'est une transformation, c'est le triomphe d'un régime sur un autre, d'une doctrine nouvelle sur un système vieilli ; il est dans toute révolution un vainqueur et un vaincu. Or parmi tant de vaincus certains, cherchez le véritable vainqueur. Or considérez notre temps, et demandez-vous si vraiment une révolution s'est accomplie. Sans doute, depuis cinq ans, nous avons eu des révolutions, nous n'avons cessé d'en avoir, mais de toutes les espèces : là-bas, le communisme s'est installé dans la terreur ; à l'autre extrémité du continent, c'est la dictature militaire et conservatrice ; dans un pays, le socialisme monte, et dans l'autre il descend ; des dynasties sont tombées, mais des trônes se sont affermis ; la démocratie se fortifie en deçà d'une frontière et s'affaiblit au delà. On a fait, on fait encore l'essai de toutes les formes politiques et sociales ; mais il n'en est aucune qui s'impose plus que sa voisine, qui ait plus de chances d'avenir que son contraire.

La même incohérence et la même incertitude se constatent dans les idées. S'il est encore une civilisation européenne, ose-t-on parler d'une culture commune à tous les bons esprits ? Placez-vous, je vous

prie, pour en juger au point de vue linguistique, et voyez. Les langues officielles, les langues d'Etat se sont multipliées. En 1815, il n'y en avait que onze ; après le traité de Versailles, ce nombre a plus que doublé. De peuple à peuple, on a cessé de se comprendre, et peut-être finira-t-on par cesser de s'entendre, car il n'y a plus, comme autrefois, une langue reconnue et consacrée par l'usage d'une élite européenne : le latin est depuis longtemps un roi en exil et n'ose plus, même à distance, jouer le rôle de prétendant ; le français est dépassé déjà par l'anglais qui aura peut-être demain un concurrent dans l'espagnol ; l'espéranto essaie de se propager, et c'est encore un signe des temps, car aucun jargon n'est mieux capable d'augmenter encore, par son imprécision et sa barbarie de prolétaire, la confusion déjà si vaste, qui règne dans les esprits.

La bigarrure linguistique est donc, à elle seule, un obstacle assez lourd à la reconstitution d'une élite intellectuelle en Europe. Encore est-il relativement facile de le surmonter. Mais ce qui fait singulièrement défaut, ce qui est le plus grave, c'est l'absence de ces quelques idées générales qu'on trouve au fond de toutes les grandes époques dans l'histoire de la pensée. Il n'y a plus de larges courants qui entraînent les esprits dans une direction nouvelle ; non seulement plus de pensée commune, mais plus de commune manière de penser. Et cependant, que d'espoirs avaient suscités la victoire de 1918, le manifeste du président Wilson ! Il semblait que l'idéalisme incarné dans une doctrine généreuse, allait susciter une éclosion, faire l'unité spirituelle. Or ce fut le contraire. Certes, nous ne sommes qu'en 1924 et, dans le domaine de la pensée, les fruits mûrissent avec lenteur ; il serait présomptueux de tout exiger tout de suite. Pourtant, voilà des années déjà que sœur Anne est à la galerie de sa tour, mais elle ne voit que de la poussière à l'horizon.

Elle voit peut-être autre chose que de la poussière : s'il est aujourd'hui une renaissance, c'est la renaissance de la pensée catholique. Nous sommes à la source d'un grand courant, mais nous ne sommes qu'à la source, et l'économie de ce discours nous interdit d'en parler maintenant. Faisant donc abstraction d'un mouvement qui sera, si nous le voulons, général et irrésistible demain, ne laissons pas de considérer les maux dont la vie intellectuelle est atteinte dans l'Europe entière.

De ces maux, le plus apparent, sinon le plus grave, c'est la misère toute matérielle dont souffrent les travailleurs de l'esprit. Cette misère, vous dira-t-on, elle a pour cause avant tout la crise économique. Oui ; mais si les États, si la société même est contrainte par cette crise de faire des économies, qu'elle les fasse aux dépens de l'intelligence est un symptôme où il faut bien reconnaître le signe d'une décadence : encore un coup, la table des valeurs est brisée. Quand le muscle l'emporte sur le cerveau, quand l'essentiel est sacrifié à l'immédiat, n'est-ce point en effet le signe qu'une société a perdu le sens des valeurs humaines, ce qui est le fondement de toute civilisation ? Mais, si la société l'a perdu, c'est qu'antérieurement l'élite pensante elle-même a perdu le sens de sa dignité, de sa responsabilité, de son indépendance, et compromis l'avenir de l'intelligence, pour emprunter à Charles Maurras le titre d'un petit livre qui restera classique.

Et comment l'a-t-elle compromise ? Parce qu'elle est devenue trop nombreuse, au point qu'on ne la considérait déjà plus, avant la guerre, comme une élite, et nous devons cette multiplicité des intellectuels à une instruction trop largement et trop hâtivement répandue, au détriement de l'éducation même et de la haute culture. Parce que, trop nombreux, ces intellectuels, en même temps qu'ils acquéraient, par nécessité, l'esprit de la profession, perdaient celui de la vocation. Parce qu'ils se mettaient aux gages, qui de l'Etat dont ils devenaient les fonctionnaires, qui de la finance ou de l'opinion dont ils devenaient

(1) Conférence faite à Bruxelles, à la tribune des Grandes Conférences Catholiques, sous les auspices de S. E. le Cardinal Mercier.

les mercenaires. Et parce que l'Etat, la finance, l'opinion, la société tout entière les considéraient, les uns comme les artisans d'un luxe inutile, les autres comme des instruments de propagande et de règne. En devenant une classe, les intellectuels ont donc abdiqué le droit d'être considérés comme une élite et d'être traités comme une puissance.

En devenant une classe, les intellectuels se démocratisaient, comme on dit en jargon de journaliste ou de politicien. Mais, plus ils se démocratisaient socialement, plus s'épaississait encore, par contraste, la cloison qui sépare, dans notre vie moderne, l'art et l'existence, la pensée et la vie. Il est certain que l'art et la philosophie, par exemple, exercent aujourd'hui infiniment moins d'action sur les peuples et les conducteurs de peuple qu'au XIII^e siècle. Il est certain que la spécialisation à outrance peut faire qu'un savant, voire un très grand savant, ne demeure qu'un homme fort peu cultivé. Car l'intellectuel ne possède plus aujourd'hui la culture générale, l'esprit de synthèse qu'il possédait autrefois ; il est souvent un esprit étroit, avec des notions de primaire sur tout ce qui n'est pas sa spécialité. Son influence en est diminuée d'autant.

Et puis, confusément, les hommes comprennent que l'intellectuel est souvent un facteur de désordre. L'opinion se rend compte aujourd'hui que les responsabilités de la guerre retombent en partie sur des doctrines pernicieuses. Pourquoi donc se plaindre si, généralisant à tort, les Etats, les peuples, l'opinion régligent, à l'heure de la reconstitution, les intellectuels et ne leur confient que des besognes subalternes ? En vérité, il est des philosophes, des sociologues et des historiens, — mais ces grands titres, ne les ont-ils point usupés ? — qui méritent plus tard l'exécration du genre humain.

Pourquoi ? Parce que nulle catégorie d'hommes n'a, plus que les intellectuels, besoin d'être instruite et guidée par une ferme doctrine, car nulle n'a plus renié l'intelligence. Nulle n'a plus sapé cette base de toute saine philosophie : le bon sens ; nulle n'a plus compliqué les notions simples, simplifié au rebours, les problèmes complexes. Nulle n'a démoli aussi rapidement par excès d'individualisme et d'introspection, de critique et d'analyse, l'ordre et la hiérarchie à l'intérieur même de l'homme, préparant ainsi, ou parachevant, leur démolition dans la société. Nulle n'a su placer plus allègrement les parties basses sur les parties hautes, l'inconscient sur la conscience, le sentiment sur la raison. Les intellectuels ont ainsi créé, propagé cette atmosphère d'agnosticisme où se débilitent les volontés. Ils ont prouvé, comme la folie prouve la sagesse, qu'il faut aujourd'hui commencer par éduquer les éducateurs et par subordonner les interprétations individuelles à des principes immuables, si l'on ne veut pas que les rhéteurs et les sophistes ouvrent à l'invasion des barbares les quatre portes de la Cité.

Car les barbares sont devant les portes de la Cité, les barbares sont déjà dans les marches de l'Empire dont la capitale n'est plus Rome, mais Byzance ou Alexandrie. Que sont, en effet, nos grandes villes, celles qui s'intitulent les foyers de la civilisation européenne, sinon des Byzances où retentissent les anathèmes des hérésiarques, des Alexandries où les disputes des philosophes remplissent les académies ? Voici bien encore une manifestation de ce désordre dans les esprits et de cette anarchie intellectuelle, que toutes les formes, même les plus grotesques et rudimentaires, toutes les idées, même les plus absurdes et les plus vagues, tous les systèmes, des plus simplistes aux plus compliqués, trouvent aujourd'hui des adeptes pour les mettre sur un autel et construire une chapelle autour. Cela est si vrai que, si l'on faisait l'inventaire des doctrines et des sectes, qui ont quelque vogue aujourd'hui, l'on assisterait à une résurrection de tous les ésotérismes d'Alexandrie et de toutes les hérésies de Byzance. Théosophie, anthroposophie, scientisme, spiritisme, psychanalyse, métapsychique, néo-bouddhisme, néo-platonisme, il suffit d'énumérer ces gnosés pour constater la décomposition purulente du sens philosophique et du sens religieux. La secousse prolongée de la guerre, la dépression qui l'a suivie, ont porté à la fois sur le cerveau et sur les nerfs de l'Europe. Ce qu'il y a de mystique et d'érotique à la fois dans la plupart de ces systèmes démontre un état morbide fait pour inquiéter.

Cet état n'est pas encore mortel chez les pays latins : ceux-ci, décidément, résistent et réagissent avec plus de vigueur que ne le font les autres. Pourquoi ? Parce que les autres sont, ou les vaincus de la guerre, et ceux que la misère a le plus débilités, ou les représentants de conceptions politiques et religieuses à qui la guerre et surtout l'après-guerre ont porté les plus rudes coups. Toutes les nations où florissait l'individualisme sont ébranlées, parce que, ni en politique, ni en philosophie,

ni en pédagogie, ni en religion, l'individualisme n'est une base assez solide pour résister au choc d'une guerre génératrice de révolutions. Même la plus parfaite organisation économique ou militaire, même les institutions les plus traditionnelles et les plus équilibrées, finissent par s'écrouler si elles ne reposent que sur le désaccord des esprits vis-à-vis des principes essentiels.

Mais ces écroulements doivent être considérés avec le sentiment de la solidarité européenne, avec le sentiment romain de l'Empire, car ce sont les écroulements successifs de nos marches et de nos remparts. Et les barbares, à travers ces ruines, se sont avancés : aussi bien ont-ils parmi nous trop de complices et d'émissaires. L'affaiblissement de l'Europe, c'est l'extension de l'Asie. Or voici que les limites de l'Asie ne sont plus à l'Oural : la révolution russe les a reportées à l'Est, jusqu'aux bornes de la Pologne. Pouvons-nous craindre qu'un jour l'Asie ne soit au Rhin ? Ce qui m'épouvante parfois, dans tous ces systèmes et toutes ces sectes dont je vous énumérais les principaux, c'est d'y retrouver l'Asie. Entre le génie de l'Europe et le génie de l'Asie, un abîme s'est creusé, qu'on ne peut franchir que s'il est comblé de cadavres et de ruines. Le retour à l'Asie de la pensée européenne, est toujours un signe de décadence, ou tout au moins de lassitude : il se manifeste à la suite des grands bouleversements, alors qu'on parle du « crépuscule de l'Europe », comme Spengler ; alors que l'action, l'organisation semblent avoir fait faillite, alors qu'on ne retrouve plus en soi, dans ses croyances, dans sa race, de refuge et de repli. Actuellement, ce retour à l'Asie est un phénomène dont il faut tenir compte : il est devenu, en Russie, en Allemagne, presque un mot d'ordre. Mais prenez une carte de l'ancien continent, et regardez cette Europe petite et maigre, et déchiquetée par les mers, qui prolonge, au Nord-Est, comme un membre atrophié, l'Asie pesante, immense et toujours incon nue. Depuis longtemps, l'Europe aurait été envahie, écrasée, absorbée par cette masse, si elle n'avait eu la double force que lui ont conférée la civilisation gréco-latine et le christianisme. L'Europe a le sens du temps, de l'action, de la logique et de la mesure. L'Europe a le sens de l'homme. L'Europe est une volonté créatrice. Voilà pourquoi elle est toute la civilisation. Tant qu'elle saura veiller, agir ; tant qu'elle aura conscience de ses énergies et foi dans sa mission, elle sera sauvée. Mais qu'elle prenne garde aux séductions orientales, qu'elle prenne garde aux stupéfiants de l'intelligence ; qu'elle prenne garde à ce besoin de repos, de sommeil et de renoncement. Apollon a les yeux ouverts ; les yeux fermés du Bouddha m'inquiètent : quels songes, derrière ces paupières, le détournent du monde réel et lui donnent l'horreur de la vie ? Ou bien n'est-ce que le sommeil stupide du néant ? Des intellectuels russes, émigrés à Berlin, ont imaginé ce nom : l'Eurasie, pour signifier l'union de l'Asie et de l'Europe : aurore à leurs yeux, crépuscule aux nôtres, — et crépuscule de sang, avant la nuit. Ce serait la paix des barbares : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*.

Lorsque j'entends parler de l'Eurasie, du « retour à l'Asie », du bouddhisme et de ses succédanés européens ; lorsque je lis certains Allemands ou certains Russes, mon sang de latin se révolte. Alors, je me souviens que je suis la sentinelle avancée d'une légion romaine, à la lisière de la forêt hercynéenne. J'écoute, dans la ténèbre, si ces murmures lointains ne sont qu'un troupeau d'aurochs descendant vers le fleuve, ou si peut-être ce sont les chevaux et les chariots d'une horde. Alors, m'appuyant à la borne où sont inscrites les initiales du Sénat et du Peuple, je me tiens prêt à pousser le cri d'alarme qui se répétera de poste en poste, pour le salut de l'Empire sur qui j'ai fait serment de veiller...

* * *

Qu'il y ait dans l'Europe actuelle, une crise de l'intelligence ; qu'on puisse constater partout des symptômes morbides et des signes de décadence ; que l'inquiétude, le désarroi, l'anarchie intellectuelle soit un fait caractéristique de ce temps, — il faudrait, pour le nier, être optimiste avec entêtement. Mais jusque dans cette anarchie, on découvre des espoirs, des points d'appui pour une réaction.

Dans ces pires erreurs, ce n'est point la bonne volonté qui manque ; au contraire. Nous dénonçons tout à l'heure des sectes et des systèmes. Mais, si dangereux qu'ils soient, ils révèlent une tendance commune : la spiritualité. Le temps actuel est obsédé par deux besoins, aussi confus d'ailleurs qu'impérieux : le besoin d'unité, le besoin de foi. Jamais il n'y eut autant qu'aujourd'hui, de catholicisme latent ou retourné. Ce qui manque, et cruellement, c'est la doctrine, ce sont les principes directeurs, c'est la synthèse. Le monde actuel cherche

le Christ, ou plutôt il aborde le Christ comme le jeune homme riche de l'Évangile, et il lui demande : « Maître, que dois-je faire pour être sauvé ? » Et le Maître lui répond : « Renonce à tes trop grandes et vaines richesses intellectuelles, aux belles erreurs que tu as héritées de ton père, le XIX^e siècle ; refais-toi pauvre et soumis d'esprit, et suis-moi jusque dans mon Église. » Mais ce jeune homme, le temps de l'après-guerre, s'éloigne en soupirant, parce qu'il est dur de renoncer à son sens propre et à tout ce qu'on a cru, et que le dogme, l'autorité lui font peur. Mais il ne s'éloigne point tranquille : il s'arrête en chemin pour réfléchir, car il est tourmenté dans son intelligence et dans son cœur.

Alors, c'est pour la pensée catholique tout le problème : Comment rappeler ce jeune homme, l'encourager, l'instruire ? Comment faire sortir de cette époque le christianisme latent qui la tourmente ? Et, tout ce catholicisme retourné, comment le remettre à l'endroit ? Voilà bien les questions que se doit poser l'apologétique nouvelle.

II

Cette apologétique, nous n'avons certes en aucune manière la pré-somption de la définir. Nous nous bornerons à quelques indications fournies par notre propre expérience, d'ailleurs très limitée, mais qui est celle d'un homme dont toute l'activité intellectuelle s'est développée, depuis près de vingt ans, dans les milieux internationaux.

L'apologétique doit entrer dans les voies du siècle pour les redresser vers la Vérité. Voilà pourquoi elle doit renouveler constamment ses arguments, s'efforcer toujours d'être actuelle. Elle est à base de psychologie : connaître l'homme d'un temps donné, ses besoins intellectuels, ses inquiétudes ; poser le doigt sur le sensible de son cœur.

Au moyen âge, la logique, le raisonnement syllogistique frappait avant tout des esprits que les problèmes métaphysiques passionnaient et dont la méthode consistait à remonter des mots aux idées, par ordre de transcendance. A la Renaissance, l'apologétique s'était faite philologue, elle s'appuyait sur le stoïcisme d'Épictète ou l'idéalisme de Platon, elle s'efforçait d'orienter vers Dieu les énergies de la nature humaine, d'établir des correspondances entre la beauté, la bonté de cette nature et la Beauté, la Bonté absolues. Au XVII^e siècle, alors que l'homme était l'objet de toute la pensée, le centre de la littérature, c'était dans la connaissance de l'homme, dans le tréfonds du cœur humain, que Pascal allait chercher des arguments irrésistibles. A la fin de la Révolution. Chateaubriand s'adressait à la sensibilité, à la réaction contre l'idéologie sèche des philosophes matérialistes.

Il me semble qu'aujourd'hui la pensée catholique doit prendre son point d'appui dans les événements de ces dernières années, dans l'état où ces événements ont précipité l'Europe. Il est certain, qu'un enseignement se dégage du spectacle que nous offre le monde actuel, en particulier cette anarchie intellectuelle dont nous esquissions tout à l'heure le tableau.

D'abord, la possibilité, par conséquent la crainte d'une décadence peut-être irrémédiable. Le XIX^e siècle avait placé l'idée de progrès indéfini sur un autel ; mais voici qu'à la droite de cette idée, celle de la régression est venue s'asseoir, voilée de noir comme le destin.

Mais, ensuite, un espoir doit être éveillé dans l'esprit des hommes, un espoir qui est presque une certitude : l'espoir dans la force, dans la puissance de la volonté humaine. Contre tout ce qui demeure encore du vieux déterminisme, contre la loi fameuse de l'évolution créatrice, contre toutes les formes du fatalisme ou du panthéisme, il faut affirmer aujourd'hui que la volonté de l'homme, la volonté individuelle, est seule capable de sauter à cheval sur les événements et de les détourner de l'abîme. Il suffit de ce qu'on appelle les « hommes nécessaires » ; mais ces hommes-là, ce n'est point le hasard, la fatalité qui les produit : ils viennent quand on les suscite. Et chacun de nous peut, dans le rayon, si limité qu'il soit, de son action individuelle, être une part de cet homme-là.

Notre temps a besoin, non d'illusions, de songes, de beaux sentiments, d'idées vagues et généreuses, mais de doctrines viriles. J'ai, pour ma part, une grande méfiance à l'égard de l'idéalisme ; je crains, comme Chesterton, bien plus la folie des vertus que la folie des vices. Mais j'ai confiance dans la raison et dans la foi unies par une métaphysique objective.

Or, c'est une métaphysique précisément que cherche notre temps. La libération de l'individu et le salut du monde, voilà son double

souci. Mais ceux qui ne cherchent qu'à libérer l'individu, perdent le monde ; ceux qui ne cherchent qu'à sauver le monde, écrasent l'individu. Comment résoudre cette contradiction ? Notre époque sent bien que, pour l'épanouissement de la vie intérieure, le développement harmonieux et libre de l'individu, deux conditions s'imposent : l'ordre dans la société, la certitude dans l'intelligence. Et ces deux conditions elles-mêmes se réduisent à ce besoin d'unité qui tourmente un monde nouveau, astreint à tout reconstruire.

Tout cela, répétons-le, est encore vague et incertain, mais impérieux. Le rôle de la pensée catholique est de se placer comme un aimant au milieu de cette limaille, et, l'attirant à soi, de reconstituer le bloc du monde chrétien, de la République chrétienne : *societas civitatum* ; — le terme est de saint Augustin, et, si la Société des Nations l'a repris et traduit sans le savoir, c'est en raison de ce catholicisme en puissance où nous voyons un signe précurseur de l'avenir. Car, si le présent est apostolique, l'avenir sera romain.

* * *

Donc, la première démarche de cette apologétique renouvelée, consisterait à donner un sens aux événements. Sans doute, il est dans cette argumentation quelque pragmatisme, mais juste dans la limite assignée par la parole de l'Évangile : « Vous reconnaîtrez les arbres à leurs fruits. »

Car, aux yeux de la pensée catholique, les événements ont un sens évident : ils sont la conséquence dans les faits de toutes les erreurs de doctrine commises par les temps modernes.

L'histoire moderne, depuis la fin du moyen âge, — or il faut poser en fait que cette histoire s'est terminée le premier août 1914. — l'histoire moderne est celle d'une rupture et de ses conséquences : rupture avec le principe religieux qui faisait l'unité de la civilisation européenne et la synthèse de toute la pensée humaine. A ce principe, l'on a substitué la liberté individuelle ; à l'esprit de synthèse, on a substitué l'esprit d'analyse. La conception de la vie a cessé d'être héliocentrique pour devenir géocentrique, si j'ose m'exprimer ainsi ; autrement dit, on a fait de la vie humaine sa fin en soi et l'on a donné pour but à l'humanité la possession du monde, l'exploitation de ses richesses et de ses forces, la réalisation du bonheur. Ainsi, depuis quatre siècles, les hommes ont imprimé à eux-mêmes et au monde un mouvement contraire à celui qui, dès la première parole : « Que le jour soit ! » a été imposé par Dieu à l'univers. L'histoire moderne n'est que celle d'un mouvement faussé qui devait, tôt ou tard, briser la machine. L'histoire moderne n'est qu'une longue guerre contre le principe métaphysique de l'unité. Voyez : dans le domaine de la science, nous avons poussé l'analyse jusqu'à la dissolution de toute vérité, de tout bon sens, dans le relatif, l'inconnaissable et l'inconscient ; dans le domaine de l'art, nous n'avons plus rien voulu admettre, ni règles, ni esthétique, sauf le droit à l'expression, droit réservé à la seule fantaisie individuelle ; dans le domaine social et politique, nous avons fait reposer tout l'édifice, et sur l'égoïsme souverain des nations dans l'humanité, et sur l'égoïsme souverain des classes ou des partis dans les nations ; dans le domaine économique, nous avons ouvert les écluses à toutes les concurrences et, sous prétexte de libéralisme, déchaîné ce conflit entre le capital et le travail qui est parvenu à diviser les hommes socialement, comme si les conflits économiques, les rivalités nationalistes et le désordre de la pensée ne suffisaient pas encore. Enfin, dans le domaine religieux, nous avons successivement désagrégé l'autorité, le dogme, la doctrine ; nous avons dissous le christianisme dans l'agnosticisme, pour proclamer la conscience individuelle libre de déterminer sa foi et sa morale. En résumé, partout nous avons agi contre l'unité, partout nous avons instauré l'individualisme, créé la confusion et le désordre. Et ce fut la guerre.

Or la guerre a un sens : elle démontre la faillite de trois doctrines, de trois erreurs particulières au XIX^e siècle, et qui ont prétendu chacune assurer l'unité du monde au profit de l'homme seul, en se passant du principe religieux : l'erreur impérialiste, l'erreur individualiste, l'erreur révolutionnaire.

La défaite des empires centraux est la faillite de la première erreur : le droit que s'arrogeait une race élue, se croyant et affirmant supérieure à toutes les autres, de réaliser, de par sa volonté de puissance et de par la force immanente et irrésistible du *Stroben*, l'unité du monde à son profit. C'est l'erreur, l'hérésie de l'impérialisme, cette doctrine politique, engendrée elle-même par une philosophie abstraite et panthéiste qui a dominé la plupart des esprits au cours du XIX^e siècle. Et cette erreur, cette hérésie, elle fut accompagnée d'une autre, pra-

tique : l'organisation à outrance pour l'exploitation jusqu'à l'abus des hommes par l'Etat et de la nature par les hommes. Matérialisme abominable engendré par un faux idéalisme, barbarie engendrée par une science sans conscience. Abomination qui ne pouvait créer que la désolation.

Mais, maintenant, et maintenant surtout, il ne faut pas voir, en s'obstinant à regarder en arrière, la seule défaite des empires centraux. C'est la défaite du passé, mais il y a l'impuissance du présent. A quoi tient-elle ? A l'erreur individualiste. L'impérialisme germanique prétendait à réaliser l'unité du monde au profit d'une race élue. L'individualisme fait de l'homme le principe d'unité, la mesure de toute chose, le Dieu. Mais l'homme qu'il conçoit et divinise, ce n'est point l'homme réel et vivant, déterminé par son époque, sa race, sa patrie, sa famille, son éducation, tout ce qu'on appelle en philosophie scolastique ses *habitus*, car cet homme ne s'enferme point dans une formule. Il s'agit d'un homme abstrait, supposé bon naturellement ; d'un homme doué, où qu'il se trouve, quel que soit son langage, quelles que soient son éducation ou la couleur de sa peau, de la même dose de raison ; — un homme sans père, sans mère, sans généalogie, comme feu Melchisédech ; — un homme dont la conscience infaillible est l'émanation de la Divinité. Nous retombons ainsi dans l'éternel panthéisme et la fatalité des loix aveugles. Nous sommes en pleine idéologie. Nous retrouvons toute la philosophie optimiste et sentimentale du XVIII^e siècle, de l'Encyclopédie et de Rousseau ; nous retrouvons le néfaste Kant. Nous retrouvons toutes ces idoles verbales : Progrès, Liberté, Égalité, grands mots sonores et vides dont on nous a rempli les oreilles, et qui se dressent au milieu des phrases, avec leurs majuscules, comme des statues de dieux. Nous retrouvons l'adoration de l'homme par l'homme ; la religion, le culte, la liturgie de l'Humanité. Nous retrouvons surtout la conception moderne de la démocratie qui est la forme politique de ce panthéisme humanitaire et dont le dogme fondamental est l'infaillibilité de la conscience populaire. Ainsi l'individualisme aboutit au renversement de toutes les valeurs, à l'oppression même de l'individu par le nombre anonyme. Ce qui devait nous garantir la liberté aboutit à la tyrannie ; ce qui devait nous conduire à l'épanouissement du génie humain, aboutit au règne de la médiocrité. Voilà pourquoi l'Europe se débat dans le chaos depuis 1918. Car l'idéologie qui est à la base de ce libéralisme anglo-saxon et bourgeois proclamé le vainqueur de la guerre, méconnaissant la véritable nature de l'homme, ne pouvait aboutir qu'à la désillusion dans les esprits et l'impuissance dans les faits.

Laissez-moi, ici encore, m'exprimer avec une franchise tout helvétique, trop helvétique peut-être, et me souvenir du vieux Zurichois Bodmer qui disait : « Je ne connais pas la cérémonie qui consiste à demander pardon avant que de dire la vérité. » Rien n'est plus dangereux pour le catholicisme, — nous en sommes tous d'accord, — que de confondre sa cause avec celle d'une doctrine et d'un régime politiques : l'histoire nous apprend ce qu'il a dû payer pour avoir trop lié son autel au trône, et trop légitimé par sa théologie l'absolutisme monarchique. Ne recommandons point à couvrir une aventure analogue, en identifiant l'Église avec la démocratie. Comment nos démocrates chrétiens ne voient-ils pas que la démocratie actuelle n'est pas autre chose, répétons-le, que la forme politique du panthéisme ? Sans doute, lorsqu'ils prononcent le mot sacré : démocratie, lui donnent-ils un tout autre sens. Mais ils sont en train de créer de redoutables confusions, car il est impossible que le même terme puisse désigner impunément deux conceptions fondamentalement opposées. C'est risquer de servir deux maîtres : quel sera nécessairement le sacrifié ?

Il faut, en effet, n'oublier jamais cet aphorisme : plus une erreur contient en elle de vérité, plus elle est redoutable. Incarnez des sentiments justes en des idées fausses, et vous aurez l'anarchie. C'est pourquoi il faut toujours subordonner le cœur à la raison.

Enfin, la troisième erreur, le troisième châtement :

Il y eut une année fatale : 1918, — l'année où toutes les autorités doutèrent d'elles-mêmes, — où, parmi toutes les épaves, la Révolution surgit comme le radeau de la Méduse. On s'y précipita, les uns par générosité de cœur et faiblesse d'esprit, les autres par opportunisme et par crainte, car ce radeau semblait alors voguer vers l'avenir. Et puis, ce fut, comme sur celui de la Méduse, l'attente, la faim, la démente. Le bolchévisme fut donc le châtement de cette erreur révolutionnaire qu'on peut définir : le matérialisme idéalisé. Car l'utopie ne consiste pas seulement à nier les vérités métaphysiques et les lois divines, mais les principes les plus élémentaires du sens commun et les expériences les plus évidentes de la raison. La doctrine communiste est un symptôme de régression, puisqu'elle tend à nous faire rétrogra-

der jusqu'aux formes les moins évoluées de la vie politique et sociale, et nous ramène à la horde instable, qui ne produit rien. Si j'étais Barbey d'Aureville ou Joseph de Maistre, j'affirmerais volontiers que la Russie, c'est une concession faite par Dieu à Satan, pour qu'il essaie à son tour d'être créateur et qu'il démontre, pour le salut du monde, son impuissance à être autre chose que destructeur ; Lucifer, ne l'oublions pas, est tombé sur la tête : voilà pourquoi il ne peut concevoir qu'un monde renversé.

On peut voir encore dans les événements de ces dix dernières années l'abaissement des trois classes qui ont prétendu gouverner le monde, seules et pour elles seules, en dominant les autres : la féodalité habillée à la moderne, sous l'uniforme du militarisme et de l'industrialisme ; la bourgeoisie endoctrinée par le libéralisme et embrigadée par la démocratie ; la classe ouvrière embrigadée et endoctrinée par la révolution.

L'état de l'Europe réalise les prévisions, nous dirions presque les prophéties de Chateaubriand, à la fin de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Chateaubriand, dont les idées politiques, auxquelles on fait aujourd'hui procès, me semblent justifiées par tous les événements du XIX^e siècle, Chateaubriand a constaté que « le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir ». Ce qu'il écrivait entre la révolution de 1830 et la révolution de 1848, semble avoir été écrit en 1918 et pour nous.

« Le vieil ordre européen expire... Il n'existe plus rien : autorité de l'expérience et de l'âge, naissance ou génie, talent ou vertu, tout est nié ; quelques individus gravissent au sommet des ruines, se proclament géants et roulent en bas, pygmées... Des multitudes sans nom s'agitent sans savoir pourquoi, comme les associations populaires du moyen âge : troupeaux affamés qui ne connaissent point le berger, qui courent de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, dédaignant l'expérience des pères durcis au vent et au soleil. Dans la vie de la cité tout est transitoire : la religion et la morale cessent d'être admises, ou chacun les interprète à sa façon. »

« L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares ; la civilisation actuelle décomposée se perd en elle-même... A mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui rongé l'ordre social irrégulier. La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée ; mais aussitôt que cette disproportion a été généralement aperçue, le coup mortel a été porté... Essayez de persuader au pauvre, lorsqu'il saura bien lire et ne croira plus, lorsqu'il possédera la même instruction que vous, essayez de le persuader qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que son voisin possède mille fois le superflu : pour dernière ressource il vous faudra le tuer. »

Et Chateaubriand conclut au « dépérissement de la société ». Pour quelles causes ? Parce que « la perception du bien et du mal s'obscurcit à mesure que l'intelligence s'éclaire ; la conscience se rétrécit à mesure que les idées s'élargissent. » Parce que les corruptions de l'esprit, bien plus subversives que celles des sens, sont entrées dans le domaine public. Parce que la liberté, qui pouvait sauver le monde, « ne marchera pas, faute de s'appuyer à la religion ». Parce que « l'ordre, qui pouvait maintenir la régularité », ne réussira point à s'établir et sera lui-même la victime de l'anarchie qui régne dans les idées. Alors, en ce désarroi, l'homme, las des guerres, se réfugiera dans les utopies : « la folie du moment, — c'est toujours Chateaubriand que je cite, — est d'arriver à l'unité des peuples et de ne faire qu'un seul homme de l'espèce entière. » Ce sera donc la destruction des patriotismes, le sacrifice à des facultés générales de toute une série de sentiments privés. Chateaubriand voit, dans l'avenir, la société atteinte d'une incurable anémie, et les hommes, « comme dans ces boues où trempent aujourd'hui les malades pour se soulager », barboter « dans une fange indivise à l'état de reptiles pacifiques ».

En sommes-nous arrivés là ? Point encore, mais nous avons avancé sur ce chemin. Posons donc l'intelligence, la conscience de notre époque en face de cette triple faillite politique et sociale : faillite du passé avec la défaite des Empires centraux, faillite du présent avec l'impuissance des vainqueurs, faillite de l'avenir avec l'enfer bolchéviste. Et demandons-lui de nous dire soi-même ce qu'il en faut conclure :

La réponse la plus simple et la plus juste ne nous sera peut-être jamais donnée par un intellectuel, — la spécialisation à outrance, l'esprit d'analyse et l'agnosticisme lui ont obnubilé trop souvent le cerveau, — mais par l'homme moyen de notre époque. Interrogeons-le :

Le voici donc, notre petit homme. Je le vois qui lit chaque soir son journal, discute politique dans son café, est électeur dans sa circonscription, délibère sur ses intérêts dans son syndicat, vaque tout le jour à ses affaires. Un petit homme qui a un petit commerce et qui, avant la guerre, avait réussi à mettre un peu d'argent de côté. Ce petit homme sait très bien que, si ses affaires ne vont plus, s'il a subi des pertes, s'il a de la peine à tourner, la faute n'est point tant à lui qu'à l'insécurité générale. Il sait très bien que, si le change est bas, cela ne dépend point seulement de la politique nationale, mais surtout de la politique internationale. Ce problème du change, c'est un problème de confiance. Ses intérêts les plus immédiats lui font souhaiter avec ardeur que le casse-tête des réparations soit résolu, qu'une entente intervienne entre la France et l'Angleterre : son pain quotidien en dépend. Il soupire après le rétablissement définitif de la paix en Europe, mais, a dit saint Augustin dans la *Cité de Dieu* : « La paix, c'est la tranquillité de l'ordre. » Notre petit homme n'a jamais lu, ni ne lira jamais la *Cité de Dieu* ; il sait pourtant se formuler plus ou moins clairement la même définition. Pour que la confiance renaisse, pour que les changes se stabilisent, pour que reprennent les affaires et qu'il puisse vivre avec moins de soucis, pour qu'à la fin de chaque semaine sa femme cesse de gémir sur ses comptes de ménage, il souhaite de tout son cœur l'ordre, l'ordre européen.

Mais quel ordre ? Ici, ses conceptions commencent à se faire un peu confuses. Et cependant, tout borné qu'il est, et terre à terre, il possède encore du bon sens. Ce bon sens lui révèle l'existence de deux dangers : une nouvelle guerre, de nouvelles révolutions. Ce sont, en effet, les deux abîmes dans lesquels le monde s'est à demi écroulé. Pour éviter l'un comme pour éviter l'autre, notre petit homme désire donc un accord entre les peuples et quelque chose qui soit assez fort pour maintenir cet accord et lui assurer la durée. Il a peut-être encore gardé quelque confiance en la Société des Nations ou le Tribunal arbitral de La Haye ; s'il l'a perdue, cette confiance, il reste tout de même attaché au principe que ces institutions représentent : accord et collaboration entre les peuples. Seulement, il voit très bien que les accords les plus solennels et les arbitrages les plus justes sont voués à l'impuissance, si les haines subsistent, si les égoïsmes, les ambitions et les passions régissent toujours. Notre petit homme en arrive à se dire qu'il faudrait peut-être commencer par la réforme des individus. C'est donc le problème de l'éducation qu'il se pose. Mais quelle éducation ? L'instruction publique, laïque et obligatoire qu'on donne à ses enfants ne le satisfait peut-être pas beaucoup. Il constate qu'elle ne suffit pas, qu'elle n'éduque pas, et qu'il faudrait mieux combattre l'immoralité ambiante. Le voilà donc en face du problème moral, et ce problème moral le conduit au problème religieux. Il finit par conclure que plus de religion, plus de christianisme, ce serait encore le meilleur des remèdes. Ainsi, par une suite de raisonnements gros comme du sel de cuisine, notre petit homme a fini par voir que sa sécurité personnelle, sa vie dépend de la sécurité générale et d'un ordre européen, lesquels dépendent d'une éducation morale dont l'efficacité dépend à son tour d'un principe religieux.

* * *

Voilà comment, sous l'empire de quelles nécessités journalières, raisonnement ou sentiment dans le monde entier aujourd'hui, des millions de braves gens dont la conscience est restée chrétienne. On peut croire que toutes ces consciences additionnées représentent encore la conscience universelle. On peut espérer que cette conscience universelle manifestera une force irrésistible de rénovation, de reconstitution, le jour où elle sera éclairée, nettoyée, le jour où elle sera mise en possession d'une foi basée sur une doctrine maintenue par une autorité spirituelle.

Tels pourraient être les préliminaires de l'apologétique nouvelle. A partir de ces préliminaires, c'est dans le problème religieux qu'on entre par cette conviction désormais acquise : au-dessus de tous les accords entre États, de tous les tribunaux d'arbitrage, de tous les traités de Versailles et de toutes les Sociétés des Nations, seule l'unité religieuse peut assurer la paix, c'est-à-dire, encore un coup, la tranquillité de l'ordre. Mais, de toutes les religions, seul le christianisme s'impose, à cause de la perfection de sa morale et de sa vertu civilisatrice : tout le monde, en effet, se trouve d'accord pour constater que la civilisation elle-même est menacée. Mais tout le monde est d'accord pour voir dans le christianisme l'essence de la civilisation : quand on dit « civilisation », l'on pense encore « civilisation chrétienne ».

Reste à savoir quelle est la forme la plus parfaite du christianisme, la plus capable de sauver, maintenir et promouvoir la civilisation,

d'assurer la paix dans l'ordre. Ici, au lieu de recommencer l'éternelle comparaison d'avantages et de supériorités entre les trois grandes formes du christianisme : la protestante, l'orthodoxe et la catholique, c'est directement à la philosophie qu'il faut avoir recours. Revenir à ce besoin d'unité qui est le tourment de la conscience humaine après la guerre ; rechercher dans l'individu lui-même le principe psychologique de cette unité ; le découvrir dans sa conscience, c'est-à-dire dans son intelligence en tant que jugement ; lui démontrer que cette intelligence juge, pour ainsi dire naturellement, non d'après des interprétations individuelles, mais d'après des principes objectifs ; sortir ensuite de l'individu pour découvrir le principe objectif, métaphysique de l'unité, s'élever du contingent au nécessaire, regravir l'échelle des êtres jusqu'à l'Être absolu, principe d'unité pour tout l'univers ; procéder du Dieu métaphysique au Christ vivant ; montrer la nécessité intellectuelle et sociale des dogmes ; redescendre ainsi peu à peu dans la société ; faire surgir ainsi l'immuable majesté de l'Église, aux yeux d'un monde assis sur des ruines, comme le siège éternel de l'ordre et de la paix : c'est ainsi que nous entrevoyons les étapes, les chapitres de cette apologétique tirée des événements, correspondant aux soucis économiques, politiques et sociaux de notre époque.

Ce faisant, on reconstituerait du même coup la table des valeurs. Car, ainsi qu'au début de la philosophie scolastique, il s'agit, au milieu de cette universelle confusion, de rendre aux choses, c'est-à-dire aux termes qui les expriment, leur signification exacte et précise. Un disciple demandait à Confucius quel serait son premier geste, s'il était élu empereur de Chine. Confucius répondit : « Je commencerais par fixer le sens des mots. » Parole profonde, qui démontre combien la simple raison est la base de la foi : il la faut rappeler à un temps qui a besoin d'un dictionnaire bien fait, d'une Encyclopédie constructive, non destructive comme celle du XVIII^e siècle. Et non seulement il faudrait fixer le sens des mots, mais démontrer quels sont les termes justes qui doivent être appliqués aux sentiments, aux aspirations, aux besoins de ce siècle. Ce siècle dit, par exemple, *internationalisme* ; l'Église répond *universalité*. Il proclame les *Droits de l'homme* ; l'Église répond *Décalogue*. Il dit *idées modernes* ; l'Église répond *vérités éternelles*. L'Église oppose la *synthèse* de ces vérités au *syncrétisme* des bonnes volontés et des idées fausses. Au *communisme* des biens terrestres elle oppose la *communauté* des biens spirituels. Elle rectifie la *Société des Nations* et la complète par la « *societas civitatum* », l'unité du monde chrétien. Elle rectifie la *fraternité* par la *charité*. Le siècle s'écrie *progrès*, elle proclame *Providence* ; *humanité*, elle proclame *Dieu*.

Nous voyons maintenant en quoi résident aujourd'hui plus que jamais, la puissance d'attraction, la force de reconstruction, l'actualité de l'Église : dans son *intransigeance doctrinale*. On ne saurait faire des concessions, quand il s'agit de formuler des définitions : or c'est bien ceci, non point cela, que notre époque demande. On ne saurait être latitudinaire, quand il s'agit de renforcer le principe d'autorité. Intelligence certes, et surtout charité : mais parce que charité, parce qu'intelligence, encore une fois intransigeance. Car la plus grande charité qu'on puisse et doit manifester à l'égard des esprits, c'est de les purger des erreurs. L'infini respect envers les personnes, le souci constant de comprendre notre époque et de l'aimer, cela ne doit point conduire à un nouveau modernisme. Reste de son temps signifie partager les besoins et les aspirations de ses contemporains, non les suivre dans leurs égarements. Qui suit d'ailleurs est toujours en arrière et en retard. Et nous voulons être en avant.

L'apostolat intellectuel s'impose donc aux catholiques comme le devoir de l'heure présente, avant tous les autres, avant la politique et les questions sociales, et pour que la politique et les questions sociales, remises à leur place, soient traitées selon les principes : métaphysique d'abord. Et voici que la théologie, l'antique théologie, redevient la plus actuelle, la plus nécessaire des sciences, celle qui maintient la synthèse et qui leur donne l'unité. Si nos prêtres ont charge d'âmes, nous, intellectuels catholiques, nous devons nous sentir chargés d'esprits. Car nous voici dans un temps où les problèmes intellectuels, philosophiques, religieux, se posent et s'imposent, malgré la résistance des hommes, à propos de la moindre question politique, économique ou sociale. C'est pourquoi le prochain Concile oecuménique sera peut-être plus important pour l'avenir du monde que le Congrès de Versailles.

Ce temps nous appelle à l'action, ce temps en vérité apostolique.

Agir donc, mais comment ? Ici, nous rencontrons, chez beaucoup de catholiques, une grave faute de méthode. Car il y a beaucoup de catholiques qui ont le prurit de l'action et sur lesquels le mot *agir* produit l'effet d'un excitant. Action politique, action sociale : ce fut,

c'est encore des cris de guerre, des appels à la croisade. Mais qui veut partir en guerre, chasser les infidèles et reconquérir les Lieux Saints, doit être suffisamment robuste, suffisamment armé. L'enthousiasme, l'abnégation, une âme d'apôtre ne suffisent point ; sinon, c'est la croisade des enfants, la croisade des ignorants. Dans ce besoin d'action, auquel certes de grands résultats sont dus, mais qui a fait pourtant quelques illustres victimes, ne saurait-on, sans injustice, découvrir l'influence exercée sur les catholiques par une des erreurs qui caractérisent le mieux l'esprit du XIX^e siècle ? Rappelez-vous la conclusion à laquelle parvient et s'arrête Faust, lorsque, dans sa chambre gothique, il fait l'inventaire de sa science et cherche le principe du monde : « Au commencement était l'action. » Formule bien périlleuse en effet, parce que fascinatrice : elle exprime en cinq mots toute la philosophie du devenir, de *Wewiges Streben* à l'évolution créatrice ; elle correspond au sens pratique et à ce besoin de résultat immédiat, qu'on trouve dans le pragmatisme anglo-saxon ; elle correspond à toutes les impulsions, mais aussi à toutes les présomptions de la jeunesse. Alors, il fut un temps où la jeunesse catholique n'attendait même pas que la fin des classes eût sonné, pour se lancer prématurément dans ce qui exige le plus de science et le plus d'expérience et de raison : l'action sociale. On oubliait trop alors qu'à cette devise du XIX^e siècle : « Au commencement était l'action », l'Église en oppose une autre, la sienne : « In principio erat Verbum », que nous traduirons : « Au commencement était l'Intelligence ». On oubliait trop que, si la foi et les œuvres suffisent pour être *salvé*, elles ne suffisent pas pour être *saveur* et que, pour remplir cette mission, il faut la science, c'est-à-dire une très forte et très complète culture catholique. Le plus impardonnable de tous les péchés, c'est le péché contre l'esprit. Une grande partie du péril que les modernistes et les excès de certains catholiques sociaux ont fait courir à l'Église, vient de trop de générosité, de trop de précocité surtout, avec pas assez de science. Les hommes, poussés par le besoin d'agir et d'être apôtres, se sont jetés dans la lutte mal préparés : l'éducation philosophique, théologique leur a fait défaut. C'est qu'ils donnaient alors au verbe *agir* un sens incomplet, exclusivement physique, le synonyme de parler et de s'agiter : comme si prier, se recueillir, étudier n'était pas être en action ! L'étude, c'est de l'action concentrée, autrement puissante que l'action diffuse. Carlyle définissait le héros : « Un homme immuablement concentré. » Nous dirons, nous, que l'apôtre doit être cet homme immuablement concentré.

Les apôtres dont notre époque a besoin, ce ne seront jamais ces catholiques en mal de popularité, qui, pour « aller au peuple », s'occupent à dégrader toutes les valeurs, pensent réconcilier les classes par la tape sur le ventre et les peuples par des baisers Lamourette et, en fait d'apologétique, n'ont rien trouvé de mieux que de parler le langage de nos pires adversaires.

* * *

Ce qui s'impose aujourd'hui, ce n'est pas de moderniser le catholicisme, mais de catholiciser le monde moderne. C'est pourquoi l'entente et la collaboration de toutes les élites catholiques, de tous les représentants de la culture catholique dans tous les pays, est le grand œuvre dont il faut dès à présent s'occuper. Ici, la Société des Nations elle-même a donné l'exemple, lorsqu'elle a inauguré ce qu'elle appelle fort justement la « coopération intellectuelle », car elle a compris que la reconstruction matérielle et politique serait incomplète et manquerait de sa clef de voûte, sans la reconstruction intellectuelle. Car elle a compris que l'ordre, la civilisation seraient instables, si d'abord l'on ne sauve les élites pensantes, si l'on ne rétablit ensuite ou renforce entre ces élites les contacts en les faisant collaborer à une œuvre commune.

Mais nous, catholiques, nous voyons plus haut. L'œuvre, — d'ailleurs si nécessaire et dont je suis et resterai le serviteur loyal et zélé, — que la Société des Nations, que sa *Commission de coopération intellectuelle* commence d'édifier lentement, est une cathédrale sans tabernacle. Un synrétisme d'esprits animés d'excellentes et de généreuses intentions, mais incapables de s'entendre sur l'essentiel, parce qu'ils représentent les doctrines les plus opposées et les plus inconciliables. Mais nous, catholiques, intellectuels catholiques, nous apportons la synthèse, parce que nous avons le tabernacle. C'est une force dont nous devons avoir de plus en plus la conscience et la fierté. La Société des Nations peut créer l'union : nous seuls pouvons créer l'unité. A la Société des Nations de reconstruire la Cité des hommes, à nous de reconstruire la Cité de Dieu.

III

Car l'Église, — l'Église catholique, apostolique et romaine, — ce n'est pas seulement le temple, la basilique, la cathédrale édifée autour de la Présence réelle, du porche à l'abside et de la crypte à la flèche, entre la terre et le ciel :

L'Église, c'est encore une cité : une cité complète, infinie et vivante ; c'est Jérusalem autour de son temple, c'est Rome autour de sa basilique ; c'est la République chrétienne autour de sa cathédrale, selon sa multitude et sa hiérarchie : tout le quartier humain de la Cité de Dieu.

Cependant que les cités des hommes passent et s'effacent comme des images dans les ténèbres, et, fussent-elles construites avec la majesté des montagnes ou la magnificence du firmament, n'ont pas plus de durée ni de consistance qu'un amas de nuages à l'horizon ; la Cité de Dieu, toujours identique à soi-même, a ses fondements dans l'immuable et ses assises dans l'absolu.

Les cités des hommes, eussent-elles des lois dictées par les oracles et gravées par la sagesse sur de l'airain, ne laissent jamais après elles que des débris ; mais la Cité de Dieu, par les avenues qu'elle ouvre à l'ascension des âmes, relie à l'infini l'espace, et le temps à l'éternité.

Sa figure est la pyramide à trois faces, érigée avec des pierres vivantes dont le ciment est la charité ; d'étage en étage, de la base qui est l'Église militante au sommet qui est l'Église triomphante, la foi fait converger ces trois faces à la pointe qui est Dieu.

Ainsi l'Église est tour à tour pour les hommes un objet de crainte et d'amour, elle les oblige à se contredire à son propos ; elle les attire, elle les repousse comme une puissance surgie du mystère pour le règne et la domination, afin de tout ramener à elle, de tout conquérir et de tout absorber, car elle a pour mission de préparer la réintégration du monde et des âmes dans la Divinité.

L'Église est une cité forte où commande la Vérité ; or, les hommes ont peur de la Vérité ; ils passent leur vie à la chercher, mais ils craignent de la découvrir, et, quand ils l'aperçoivent, tout à coup à l'horizon, alors ils reculent et se cachent dans leurs cavernes ; à leurs yeux accoutumés au crépuscule elle apparaît belle et terrible comme une armée rangée en bataille devant ses tentes et ses pavois, avec ses étendards et ses trompettes d'or.

L'Église est une cité forte, édifée au sommet de la montagne : c'est pourquoi elle reçoit la première, chaque matin, toute lumière du soleil ; de sa montagne d'où nous vient le secours, elle domine l'étendue des plaines, elle voit la source et l'embouchure de tous les fleuves, elle est la protectrice des libres vallées, le phare des navires sur la mer.

Les tours de la Cité sont si hautes qu'elles donnent le vertige, les murailles ont une épaisseur impénétrable, et les portes semblent si lourdes à mouvoir, malgré les deux clefs qui les surmontent ! Mais, dès que vous avez eu le courage de frapper, elles s'ouvrent, et votre étonnement découvre la blancheur des corridors, la splendeur des salles, et l'intimité des chambres, et la floraison des jardins.

C'est la vie dans sa plénitude, la vie calme, ordonnée, sanctifiée. Et vous y retrouvez toutes les choses à leur place, et vous y retrouvez votre place que vous aviez cru abandonner.

Tu croyais devoir abandonner la science : voici la bibliothèque, l'herbier, l'observatoire ; tu croyais devoir abandonner l'art : voici l'atelier, la glaise, le marbre, les couleurs, et tous les instruments de la musique. Tu croyais devoir abandonner le monde : voici qu'on va te mettre le bâton dans la main, voyageur qui deviens pèlerin, ou te revêtir d'une armure, soldat qui deviens chevalier. Tu croyais devoir t'abandonner toi-même : voici que tu te retrouves dans ton unité.

Car l'Église n'est point venue pour détruire, mais pour accomplir. C'est l'*alme Sapience* qui répond à toutes les questions qu'on lui pose, et dont les mystères eux-mêmes rayonnent de clarté ; la Sagesse née avant les temps, alors que les ténèbres s'étendaient encore sur la vacuité ; la fille du Verbe qui lui a mis le globe de la terre dans les mains, afin qu'elle achève de le pétrir.

Quand le Verbe s'est fait chair, elle s'est faite humaine. Elle a, comme Lui, choisi l'Orient pour berceau : c'est pourquoi son âme est contemplative, c'est pourquoi le temps ne compte point pour elle, c'est pourquoi elle ne se hâte jamais.

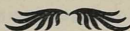
Cependant la sagesse antique a instruit son adolescence, lui a donné le sens de la mesure et l'amour de la clarté : elle sait maintenant qu'il faut qu'elle soit belle, puisqu'elle porte la Vérité.

Alors, elle entre dans Rome par la voie Appienne, marchant entre les tombeaux. Rome, après l'avoir longtemps cachée dans ses cata-

combes, l'a fait asseoir sur les collines impériales et lui a donné l'empire du monde, avec la loi.

Elle connaît les hommes et les peuples, elle est la mère qui les a conçus et nourris, qu'ils ont trahie, qu'ils ont calomniée, qu'ils ont crucifiée. Mais elle ouvre sur eux son manteau de grâce, afin qu'ils soient un avec elle, comme elle est une avec son Dieu.

GONZAGUE DE REYNOLD,
professeur à l'Université de Berne,
membre suisse et secrétaire à la commission
de coopération intellectuelle de la Société des Nations.



Le rôle des Juifs dans le Capitalisme moderne (1)

II. Leur spécificité

Nous avons tenté, il y a huit jours, de montrer l'influence des Juifs sur la création du système économique qu'on appelle le Capitalisme Moderne, sur son orientation, sur ses développements, sur ses caractéristiques, sur sa nature.

Cette fois, en nous aidant encore du fameux ouvrage du professeur W. Sombart, tentons de répondre à la question : Grâce à quoi les Juifs exercèrent-ils sur l'activité du monde un tel pouvoir ? Profitèrent-ils de simples rencontres, de simples coïncidences ? Ont-ils des dons particuliers qui leur donnent une supériorité certaine en cette matière ?

* * *

Le Capitalisme Moderne se caractérise par la primauté du gain, par l'indépendance de l'or, par l'émancipation de la cupidité.

Dans le système économique qui le précéda, le souci des hautes destinées de l'humanité imposait au travail une finalité, des limites, des tempéraments, une discipline, une organisation, un *animus* conformes à la Loi Morale ou, plus exactement, prescrits par elle.

Désormais, le chef d'entreprise est libre de ne vouloir et de ne poursuivre que son propre enrichissement. Ainsi que des matières inertes et insensibles, il peut user et il peut abuser des énergies de ses semblables ; il peut prospérer de leur destruction ; il peut s'engraisser de leur substance.

Nous avons indiqué précédemment de quelle manière les Juifs établirent ce concept et ces méthodes.

Ils trouvèrent des facilités énormes dans ce que M. W. Sombart appelle leur spécificité, c.-à-d. 1° leur extranéité, 2° leur solidarité, 3° leur demi-citoyenneté, 4° leur richesse, 5° leur dispersion, 6° la chaleur de leur sang, 7° leur religion.

Commentons brièvement chacune de ces notes spécifiques.

1° *Les Juifs étaient des étrangers.* Ils arrivaient en Belgique

(à Anvers surtout), en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en France, venant de l'Espagne (1) et du Portugal, ou de la Russie et de la Pologne.

Leur premier soin dut être de s'orienter rapidement et énergiquement parmi les indigènes. Pendant que ceux-ci vauquaient à leurs occupations, calmes, placides, presque routiniers, les Juifs, par la nécessité même de leur situation, se comportèrent comme se comporteraient des colons : ils s'empressèrent, ils s'ingénièrent, ils s'acharnèrent. Ils étaient exempts de tout lien dans ce nouveau milieu. Aucune considération d'usage, de préjugé, d'amour-propre, d'égards, de camaraderie, d'amitié, de parenté ne les embarrassait dans leurs démarches à l'encontre des habitants du pays. Il leur était entièrement loisible d'utiliser les moyens qui leur paraissaient les plus aptes à leur assurer la fortune. Qui ne voit les atouts d'affairistes ainsi placés ?

Il est fréquent que les hommes agissent avec moins de scrupules vis-à-vis d'étrangers que vis-à-vis de compatriotes. Or ces Juifs immigrés en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en France traitaient généralement avec des Belges, des Hollandais, des Allemands, des Anglais ou des Français. Faut-il s'étonner beaucoup qu'ils aient pris l'habitude de quelque improbité ?

2° *Les Juifs se soutenaient les uns les autres avec une rare énergie.* Ils prétendaient être l'aristocratie de l'univers. De là leur orgueil, et leur empressement à se soutenir les uns les autres. « *Scis quanta concordia* », disait d'eux Cicéron. Et Tacite, au cinquième livre de ses *Histoires*, écrivait : « *Apud eos fides obstinata, misericordia in promptu, sed adversus alios omnes hostile odium* ». Quoi qu'on ait souvent affirmé, le ghetto fut pour les Juifs une faveur, un privilège, un excellent moyen de conserver leurs idées, leurs goûts, leurs mœurs, leurs rêves et leur sang.

3° *Au sein des autres peuples, les Juifs n'avaient qu'une demi-citoyenneté.* Ils étaient soumis à des lois particulières, d'une rigueur très variable, et d'un principe généralement arbitraire. Dans tel pays, on leur défendait le commerce ambulante. Dans tel pays, on leur défendait le commerce à demeure. Des États leur permettaient la vente et l'achat de certaines catégories seulement de marchandises. D'autres leur interdisaient précisément la vente et l'achat de ces catégories-là.

Les Juifs ne pouvaient être membres des guildes et des corporations.

Ils ne pouvaient entrer au barreau, au parlement, à l'armée, à l'université.

Les États-Unis proclamèrent en 1783 l'égalité politique de tous les citoyens, quelle que fût leur religion. La France (2) la proclama en 1791, la Hollande en 1796, l'Allemagne en 1848, l'Angleterre en 1859, l'Autriche en 1867, l'Italie en 1870.

Cantonnés de cette manière, tenus à l'écart des offices gouvernementaux et des carrières dites libérales, les Juifs, à l'exception naturellement de ceux qui s'absorbaient dans les études de leurs Beth-Midrash, s'orientèrent surtout vers l'affairisme. Il est vraisemblable qu'un esprit de revanche ou de vengeance les y poussait en même temps que l'appât du gain : la richesse ne leur donnerait-elle pas sur l'État,

(1) Trois cent mille Juifs furent expulsés de l'Espagne le 2 août 1492.

(2) La France, en conquérant la Belgique, donna aux Juifs de notre pays toutes libertés. Un décret de Napoléon I, à la date du 17 mars 1808, leur indiqua comme consistoire celui de Crefeld.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 8 février 1924.

sur toute la société au sein de laquelle ils vivaient, le pouvoir que le législateur et la coutume leur disputaient ?

M. W. Sombart note avec raison qu'étant exclus de l'État et des organismes qui assument de façon visible la direction du pays, les Juifs eurent cet avantage considérable de vivre dans une sorte d'indifférence, de neutralité, d'apoliticité et vis-à-vis des chefs de la nation et vis-à-vis des adversaires de ces chefs. Ils purent ainsi, malgré les changements de majorités et les changements de régimes, avoir des rapports très utiles avec les partis les plus différents ou les dynasties les plus opposées. Ils purent aussi, au cours même des guerres les plus furieuses, trafiquer avec les peuples des camps contraires.

M. W. Sombart juge que ces trafics furent le principal moyen d'enrichissement d'Israël.

Nous sortirions du cadre de notre étude si nous nous attardions beaucoup à ce sujet.

Rappelons cependant le livre fameux de l'amiral Consett : *The triumph of unarmed forces 1914-1918* (1) (Londres, Williams et Norgate, 1923, 15 shellings). Il est prouvé là, par des documents irréfutables, que la Haute Finance Internationale fournit l'Allemagne, pendant la Grande Guerre, de quantités énormes d'étain, de cuivre, de plomb, de nickel, d'explosifs, d'aliments, de vêtements, etc., etc. L'ennemi n'aurait pu lutter par ses propres ressources que six ou sept mois. Grâce à ce concours il accabla pendant plus de quatre années des millions de jeunes hommes sous le tonnerre, la flamme et la mitraille. Le 25 janvier 1917, un sénateur éminent de France, M. Gaudin de Villaine, déclarait au parlement de son pays : « Messieurs, du haut de cette tribune, la plus haute politiquement et socialement qui soit dans notre patrie, j'accuse formellement la Haute Banque Cosmopolite, du moins les détenteurs du sous-sol minier terrestre, d'avoir conçu, préparé et déclenché l'horrible tragédie actuelle dans une pensée montrueuse d'agiotage mondial. J'accuse ces mêmes puissances d'argent de sauvegarder la ruine l'Allemagne et d'entretenir ainsi le germe de nouveaux conflits ». M. le sénateur Gaudin de Villaine flétrissait surtout les trusts juifs : la *Metallgesellschaft*, la *Beer Sondheimer* et l'*Aaron Hirsch*. Il cita à charge des Rothschild des faits d'une extrême gravité. Le ministre craignit d'ordonner des enquêtes, des poursuites, des châtiments. Il ne fit que bafoûiller quelques mots. La plupart des journaux se turent. D'autres eurent l'impudence de prendre parti contre l'accusateur même (2).

Il conviendrait sans doute de montrer ici quelle fut l'emprise des Juifs sur les plénipotentiaires de Versailles, quelle fut leur influence dans les stipulations principales de ce mauvais traité, quel est leur pouvoir sur la plupart des gouvernements depuis l'armistice. Mais cela nous entraînerait trop loin. Revenons à l'exposé de M. le professeur Sombart.

4° *Les Juifs qui se sont établis en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en France au XVII^e siècle possédaient de grandes richesses*, ou, plus exactement, la plupart d'entre eux étaient beaucoup plus fortunés que la plupart des chrétiens parmi lesquels ils s'établirent. Leur départ de l'Espagne et du Portugal priva ces pays de capitaux très con-

sidérables. Les plus opulents s'établirent en Hollande. Les plus beaux palais d'Amsterdam et de La Haye à cette époque furent bâtis et habités par des fils d'Israël : palais de Belmonte, palais de Pinto, palais de Da Costa, etc., etc.

On devine aisément combien ces trésors facilitèrent l'emprise sur l'activité économique.

Les Juifs créèrent la majorité des entreprises qui exigèrent d'importants capitaux. Ils eurent à peu près le monopole des articles de luxe : bijouterie, pierres précieuses, soieries, perles, etc. Ils accaparèrent à maintes reprises le coton, l'indigo, le blé, la laine, le chanvre, l'alcool, le sucre, le tabac. Ils ont très vraisemblablement inventé ce que nous appelons l'entrepôt. Ils eurent un rôle prépondérant dans plusieurs des expéditions coloniales. Ils aidèrent Christophe Colomb par des découvertes scientifiques qui rendirent relativement aisée la navigation sur les océans : les tables astronomiques du Juif Zacuto, l'astrolabe nautique du Juif Vecuho et du Juif Mosés, etc. Ils aidèrent aussi l'explorateur par des sommes d'argent. Quelques-uns d'entre eux prirent place sur son navire. Et ce fut un de leurs congénères, Luis de Torrès, qui débarqua le premier sur le sol américain. Christophe Colomb n'eut-il pas une mère juive ? On trouve dans ses écrits de fréquentes allusions à la littérature hébraïque. Et ses portraits les plus anciens indiquent un type sémite. Les Juifs se portèrent vite en foule Outre-Atlantique (1). Nous avons signalé déjà qu'ils avaient des intérêts importants dans la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, dont le gouverneur général fut un Cohn. Ils contribuèrent de façon très notable à la colonisation de l'Australie et de l'Afrique du Sud, du Cap surtout.

Grâce à leurs richesses, les Juifs furent en plusieurs circonstances les banquiers des rois. Ils acquirent ainsi sur les destinées des peuples un pouvoir que les lois leur refusaient.

Ils devinrent en quelque sorte les professionnels du prêt d'argent. Or, c'est du prêt d'argent que le Capitalisme Moderne a tiré ses caractéristiques essentielles : gain réalisé sans prestation de travail, subordination d'autrui par le seul titre de la richesse, dette contractée non pour un avantage certain ou immédiat, mais pour la seule éventualité d'un bénéfice ultérieur.

5° *Les Juifs étaient répartis sur de vastes espaces* : en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Amérique, en Orient, en Afrique du Sud. Ils avaient, malgré les distances, une solidarité remarquable, un sens étonnant de l'entraide et de la collaboration. Ils se considéraient comme un peuple supérieur aux peuples parmi lesquels ils vivaient. Ils étaient, eux, le peuple élu, le peuple des sacrificateurs, les autres étant semence du bétail. On citerait aisément des Juifs du XVII^e siècle qui, ayant des parents dans les régions les plus diverses, organisèrent des entreprises à filiales multiples et enserrant le monde. M. W. Sombart signale les Mendès qui avaient des banques à Bordeaux, en Portugal et en Flandres. Les Carcerès étaient établis à la fois à Hambourg, en Angleterre, en Autriche, dans les Indes Occidentales, à Barbados, à Surinam. Les Da Costa, les Conegliano, les Adahib, les Sassoon, les Perreire, les Rothschild ont eu des ramifications analogues.

Les Juifs possédaient ainsi des concours expressés et fidèles pour leurs opérations internationales de commerce et de crédit. Tandis que les Chrétiens travaillaient isolément ou se faisaient

(1) Il est étonnant que ce livre n'ait pas encore été traduit en langue française. On en trouvera un très long compte rendu par M. Hilaire Belloc, dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* du 7 septembre 1923.

(2) Le discours de M. Gaudin de Villaine a été publié en brochure par l'édition Téqui, 82, rue Bonaparte, au prix de cinquante centimes, sous le titre : *Les briseurs de blocus. La Haute Banque et la Guerre*.

(1) « L'Amérique est d'un bout à l'autre un pays juif : tel est le résultat auquel on aboutit inévitablement si l'on se donne la peine d'étudier les sources. » W. SOMBART, *Les Juifs et la vie économique*, p. 50.

les uns aux autres une âpre concurrence, ils constituaient, eux, la plus vaste compagnie commerciale de l'univers. « Ce sont des particules de vif-argent qui courent, s'égarant et qui, à la moindre pente, se réunissent en un bloc principal », déclaraient dans une pétition les marchands parisiens du XVIII^e siècle. L'expression vaut, n'est-ce pas ? qu'on la retienne.

Éparpillés par tout le globe, les Juifs étaient renseignés de la meilleure façon sur les stocks, les prix, les conditions, les besoins.

M. W. Sombart explique par ces informations et par leur solidarité qu'ils aient été les principaux fournisseurs des armées. Ils connaissaient les conflits avant même qu'ils n'éclatassent. Ils réunissaient aisément sur les points les plus divers d'énormes quantités d'armes, de vivres, d'habillements, de moyens de transport.

Grâce à ce cosmopolitisme, les Juifs excellaient au polyglottisme. Ils s'introduisaient dans les Cours, auprès des Rois en qualité d'interprètes, de négociateurs, de diplomates. Exemple : Joseph en Égypte, le trésorier de la reine Kandake d'Éthiopie, l'Alaberque Alexandre, homme de confiance d'Agrippa, Isaac que Charlemagne chargea de missions auprès de Haroun El Rachid, Ildefonso Lopez, l'agent de Richelieu, etc., etc.

6^o Les Juifs étaient d'un sang chaud, au milieu de populations de tempérament calme, froid, lent.

7^o Les Juifs avaient une religion qui favorisait l'affairisme tel que nous le voyons dans l'économie moderne.

* * *

Il est regrettable que M. le professeur W. Sombart ne connaisse pas mieux le Christianisme, le Catholicisme surtout.

Il pouvait, examinant avec clairvoyance et jugeant avec équité notre théologie, notre morale et le Judaïsme, expliquer quelques-unes des raisons suprêmes de l'équilibre, de l'idéalisme, de la noblesse et de la douceur de la civilisation occidentale avant que les fils d'Israël, leurs méthodes, leurs convoitises et leur mentalité ne prévalussent.

Si lacunaire et si défectueuse que soit cette partie de son ouvrage, elle provoque à des réflexions utiles, elle entraîne à des appréciations d'un grand prix.

Nos lecteurs ne seront donc pas surpris que nous la signalions avec quelque insistance...

* * *

Le Judaïsme a pour principales sources : le Talmud, le Code de Maïmoni (XII^e siècle), le Code de Jacob Ascher (XIII^e siècle) et le Code de Joseph Karo (XVI^e siècle).

Il ne fait aucune place au mystère. A peine se soucie-t-il de la croyance. Il est essentiellement une éthique, très sommaire d'inspiration, mais très impérative et très rigide, faite de six cent treize prescriptions, dont deux cent quarante-huit commandements et trois cent soixante-cinq prescriptions ayant pour objet les rapports de l'homme avec Dieu, les rapports de l'homme avec son semblable et les rapports de l'homme avec la nature.

Les rabbins les plus éminents forment un collège qui se considère et qui est considéré comme la continuation de l'ancien Sanhédrin : il constitue, dans toutes les affaires temporelles et spirituelles, la suprême autorité pour tous les Juifs de la terre.

Les Juifs les plus riches, ceux qui ont le plus contribué à la formation du Capitalisme Moderne, se sont régulièrement fait

remarquer par leur fidélité aux enseignements du Judaïsme. M. W. Sombart certifie que les Marranes mêmes du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle furent soucieux de vivre dans ce qu'il appelle l'orthodoxie de leur nation. « Ils n'acceptaient du Christianisme que des apparences. Ils n'allumaient jamais le feu un samedi. Ils avaient leurs bouchers à eux, qui tuaient le bétail selon les rites. Ils avaient aussi un homme chargé de circonscrire leurs enfants, etc. » M. Amschel Rothschild, le fondateur de cette dynastie redoutable, se conforma, toute son existence, à la Loi. Par crainte de prendre des aliments qui ne fussent pas selon toutes les indications rabbiniques, il ne mangeait pas quand il se trouvait à la table d'autrui, alors même qu'il se trouvait aux côtés de l'empereur. « Jamais, dit-on, jamais on ne vit un homme se tourmenter, se frapper la poitrine, implorer le Ciel, supplier le Seigneur, comme il faisait toute la journée du Sabbat à la Synagogue. A force de prier et de prendre part au chant, il lui arrivait souvent de tomber sans connaissance. On lui mettait alors sous le nez de fortes plantes narcotiques provenant de son jardin, ce qui était le seul moyen de le ranimer. » Son neveu, Wilhelm Karl Rothschild, qui mourut en 1901, allait plus loin que son oncle. Comme, en certaines circonstances, toucher certains objets rendait impur, il se faisait toujours précéder d'un serviteur qui essayait, avant qu'il n'y mît la main, les clichés des portes. Il ne manipulait que des billets de banque tout nouvellement sortis des presses, etc.

Enfin, pendant des siècles, l'étude et l'observation du Talmud conduisirent, parmi les Juifs, à la richesse, aux honneurs, à la célébrité.

Quelles directives de leur activité économique les fils d'Israël recevaient-ils donc de ce célèbre ouvrage ?

Ils en recevaient d'abord des encouragements à conquérir la fortune. Ce n'est pas étonnant. Beaucoup de rabbins sont eux-mêmes adonnés aux grandes affaires.

Ils en recevaient aussi une sorte d'autorisation à traiter l'étranger sans scrupules.

Déjà aux temps lointains de la communauté juive, il était ordonné de ne prêter de l'argent à un étranger qu'en exigeant de lui des intérêts. Par contre, entre Juifs, le prêt sans intérêts était seul permis.

A l'égard d'un étranger les Juifs avaient toutes libertés d'estimer leurs marchandises, tandis que, traitant avec un compatriote, ils ne pouvaient demander que le juste prix, c'est-à-dire un prix qui tient compte des nécessités de la subsistance, un prix conforme à ce principe que l'homme est une fin de l'activité économique et qu'il n'en est pas un moyen. Dans un article ultérieur, nous nous expliquerons davantage sur ce sujet. Bornons-nous cette fois à constater qu'en vertu du plus haut enseignement qu'il recevait, le Juif avait l'autorisation de sacrifier à l'or ceux qui n'étaient pas de sa nation.

S'il vendait à un étranger, le fils d'Israël avait licence de ne pas se servir de poids exacts. Il avait aussi licence de profiter des erreurs que son client faisait dans ses calculs.

Le Judaïsme avantagéait ses sectateurs d'une façon beaucoup plus considérable dans les affaires. Il ne les orientait pas seulement vers le Capitalisme Moderne. Il les éduquait pour qu'ils y excellassent. Il leur donnait ce que M. W. Sombart nomme leur spécificité. Nous le montrerons bientôt.

NORBERT WALLEZ,
Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



Lettre au typographe de la "Revue catholique des Idées et des Faits,"

MON CHER CONFRÈRE,

Laissez-moi prendre le plaisir de venir causer un peu avec vous et vous expliquer du même coup comment je voudrais que fussent réglées les modalités et limites de notre collaboration respective à la *Revue catholique*.

C'est une revue qui ne marche pas mal du tout, comme vous savez, et qui garde un caractère vraiment sérieux. Elle s'est toujours abstenue, tant que ce n'était pas vrai, de proclamer qu'elle avait cent mille abonnés sans compter les femmes et les enfants, et, grâce au foisonnement actuel des bons écrivains catholiques, elle n'a pas encore eu besoin de recourir à M. Paul Souday. Où irions-nous, grand Dieu ! s'il nous fallait utiliser les plumes sectaires et publier le portrait des danseuses russes pour gagner des lecteurs dans les familles chrétiennes ? Imagine-t-on d'aller faire appel au diable pour avancer ici-bas les affaires du bon Dieu ? Il sied, au contraire, de n'avoir rien de commun avec le diable, et, quand il offre ses services, de le remettre à sa place. Sa place n'est pas dans nos revues catholiques. Rappelez-vous comment, un jour, Jésus l'expédia dans le corps des cochons, qui s'allèrent aussitôt jeter dans la mer. C'était là, proprement, ce qui lui revenait !

Je vous disais donc, cher confrère, que l'Évangile ne nous représente jamais le démon, père du mensonge, comme capable de collaborer à quelque œuvre de bon apostolat.

Les ânes ne conviennent guère mieux.

A première vue, l'on pourrait objecter que des ânes furent parfois réquisitionnés, soit pour réchauffer Notre-Seigneur dans la crèche, soit pour le transporter en Égypte où il fuyait ; on pourrait trouver là un précédent, et en inférer qu'il ne faut pas y regarder de trop près sur la valeur des gens qui veulent s'employer dans nos journaux. Erreur, mon cher confrère ! Si les ânes jouèrent parfois un rôle utile dans les commencements du christianisme, jamais, pourtant, au cours des siècles de foi, l'on ne s'avisait de les intéresser à l'œuvre de la bonne presse et de les faire entrer dans aucun de nos comités de rédaction.

Pour vous et moi, c'est autre chose, évidemment. Si dénués de génie que nous soyons l'un et l'autre, nous vivons, en état de grâce, éclairés des lumières de l'Évangile ; nous sommes, par conséquent, à notre place dans l'équipe de la *Revue catholique des Idées et des Faits* ; et, quant à vous, vous avez lieu de vous glorifier d'être l'un des ouvriers de la première heure. Je regrette bien de n'en pouvoir dire autant. C'est un avantage que vous avez sur moi.

Vous en avez d'autres. Celui, entre beaucoup, de pouvoir mettre la dernière main à mes articles et de leur donner leur aspect grammatical définitif. C'est un service pour lequel je vous prie d'agréer l'expression de ma plus vive reconnaissance. Plus encore que mes anciens maîtres et que les personnes à qui j'écris au nouvel an, vous savez, en effet, avec quelle profusion je sème les fautes d'orthographe en mes rédactions. Pour les subjonctifs et les conditionnels, je trouve encore moyen d'en sortir avec honneur. L'entraînement, les grâces d'état, la fréquentation des bons auteurs, la fuite des salons bruxellois où l'on parle si mal et le soin que j'apporte à ne jamais lire des journaux comme la *Dernière Heure* sont pour beaucoup dans ce résultat. Par contre, j'oublie fréquemment de mettre un *s* au pluriel, j'accorde deux *p* ou deux *t* à des mots qui n'en réclament qu'un : on est si pressé, la vie est si courte, les dictionnaires si lourds à manier, il y a tant de soucis et tant de raseurs liqués ici-bas pour dévorer votre temps ! Il est aussi de ces habitudes dont on se corrige si malaisément. Observez ce qui se passe : vous fumez peut-être la cigarette : bien des hommes et des femmes en cela vous imitent ; ils n'ignorent pas que c'est de l'argent jeté et le meilleur moyen d'avoir une haleine forte : combien d'entre eux, pourtant, arrivent à s'en déshabituier ? Très peu. En toute chose, c'est le commencement qui compte. Il faut partir du bon pied, comme disent les professeurs de gymnastique. Moi, je suis mal parti. Mon cher frère, je fais en ce moment allusion à un temps bien pénible de ma vie : celui de mes humanités. Je ne mordais alors qu'à la musique. Mes professeurs et mes surveillants ne faisaient que me plaindre et me punir. De quel œil d'envie je considérais les condisciples qui me

devançaient et dont les facultés précocement développées étaient, pour leurs maîtres et leurs parents, un sujet perpétuel d'admiration ! Jamais, en cette triste époque, je ne renportai le moindre prix de français, tant mes devoirs fourmillaient de pensées communes et de fautes d'orthographe. J'ai conservé ce mauvais pli. Vous me direz qu'il n'y a pas là de quoi me désoler ; que beaucoup de ministres et de grands hommes sont logés à même enseigne. Mais, ils ont, eux, des ressources bien au-dessus de mes moyens. Ils achètent une machine à écrire, ils louent une dactylo qui a des diplômes, et, par ce procédé, parviennent à mystifier longtemps leurs correspondants et autres admirateurs. Hélas ! moi, je n'ai que vous, mon cher frère ; c'est sur vous que j'ai compté jusqu'aujourd'hui pour mettre des *s*, des *p* et des *r* où il en manquait et les tirer d'où ils n'ont que faire ; c'est à vous, bon type de typographe, que je m'en remettais pour donner à mes écrits des apparences grammaticales qui ne me fissent point accuser d'obscurantisme par les ennemis de l'Église et du clergé. Continuez, je vous prie, de m'aider de la sorte.

Parfois, je me demande, mon cher frère, ce qui m'a valu d'être ainsi favorisé par vous : est-ce peut-être que les déchets de papier sur lesquels je transcris mes articles vous ont donné lieu de me croire pauvre et, par conséquent, plus digne qu'un autre de mériter votre indulgence et votre secours, ô bon Samaritain ? Cela fait honneur à votre cœur de vous apitoyer aussi dès que vous croyez deviner l'infortune. Est-ce autre chose qui m'a valu d'entrer dans vos bonnes grâces ? Je soupçonne que vous m'êtes reconnaissant de ne pas écrire en style triste et de ne point faire pâtir le lecteur des embêtements et mélancolies que je pourrais ressentir. Le lecteur a bien assez de devoir payer son loyer, trouver des servantes, élever ses enfants, comprendre les auteurs difficiles et se maintenir dans le bon chemin sans que je m'emploie encore à lui empoisonner l'existence par des articles énigmatiques et assommants. Enfin, je ne sais pourquoi vous prenez la peine d'intervenir si régulièrement dans ce que j'écris. Le fait est que vous me comblez.

C'est presque trop. Ainsi, vous utilisez volontiers les ressources de votre intelligence spirituelle à renforcer les petites finesses que glisse, en les lettres qu'il m'adresse, mon oncle l'abbé Pecquet. Quand, parlant d'un boucher, franc-maçon, chez qui il se fournit, et du cantonnier communal auquel il offre des prises, mon oncle me confie l'espoir qu'il a d'amener bientôt ces deux *bêtas* à résipiscence, vous trouvez, vous, que cela ne sonne pas assez bien, qu'il y a lieu d'ajouter une poignée de sel, de donner un coup de grosse caisse pour mieux marquer le rythme, et d'imprimer : « ces deux *bêtes* changeront peut-être, un jour, d'opinion philosophique ». Par là, vous accusez hautement le mépris où vous tenez tous les libres-penseurs en général, et ceux, en particulier, qui ne sont pas encore abonnés à la *Revue Catholique*. Évidemment, vous agissez ainsi pour me rendre service et pour avancer les affaires de la cause chrétienne que nous servons.

Une autre fois, mon oncle voulut indiquer qu'il admirait beaucoup le poète Thomas Braun d'avoir tenu la balance égale entre les Flamands et les Wallons, et il citait les vers suivants pour appuyer son sentiment :

Daignez bénir, Seigneur, notre petit enfant.

— Le père parle :

Nous l'appellerons Jan.

— La mère parle :

Nous l'appellerons Jean.

Vous êtes, alors, passé par là. Vous avez pensé que cela n'avait pas de sens de mettre tantôt *Jan* et tantôt *Jean* dans le même vers ; vous avez pensé : « mon ami aura encore été distrait ; il aura mal lu ; je vais corriger », et, pour éviter qu'on ne rit de moi, vous imprimez :

Nous l'appellerons Jean ; nous l'appellerons Jean.

Les douze pieds y sont ; mais le sens n'y est plus ; si vous aviez, cette fois, laissé les choses en l'état, la démonstration de mon oncle aurait paru mieux conduite.

Quand je suis seul en cause, vous vous gênez moins encore, comme il sied entre amis qui auraient très bien pu garder les dindons ensemble. Vous sautez des phrases, jugées, par moi, nécessaires, et, par vous, inutiles. Il vous arrive aussi de changer les dates, d'ajouter quelques *que* et quelques *qui*, de remplacer une expression par une meilleure et de modifier le temps de mes verbes. Alors, des lecteurs bienveillants m'écrivent pour m'indiquer charitablement comment il faudrait

m'y prendre pour m'exprimer en meilleur français. Ils me donnent, en même temps, leur adresse afin que je sache où courir quand je voudrai pouvoir me corriger. D'autres m'envoient du papier de premier choix dans des enveloppes parfumées pour discuter et mettre au point des idées qui sont proprement à vous, et à vous seul, mon cher frère. C'est donc avec vous qu'il leur conviendrait d'entamer une discussion en pareil cas. Je passe sur les lettres anonymes où l'on me reproche des tournures incorrectes et, parfois même, de perdre la tête : ces lettres dénotent des personnes déçues qui auraient besoin d'un surcroît d'occupation et d'un peu plus de tendresse familiale. Je ne puis rien pour elles que prier Dieu de leur venir en aide. Le Père Céleste, dit l'Évangile, s'occupe des passereaux qui ne valent que deux sous ; à plus forte raison s'occupera-t-il de ces perruches qui ne valent pas même deux sous.

Maintenant, voyez-vous, je puis m'être totalement mépris sur votre compte. Je présume des intentions là où peut-être il n'existe que distractions involontaires.

Dans ce cas, mon cher frère, je vous prierais affectueusement d'être moins distrait à l'avenir. Nous avons, tous, de ces défauts contre lesquels nous ne saurions trop être mis en garde. Priez Dieu que je me corrige des miens et faites beaucoup de compliments chez vous. J'espère que votre femme et vos enfants sont en bonne santé.

En toute sympathie :
OMER ENGLEBERT.



Un défenseur de M. Bremond

Très amicalement, M. Joseph Ageorges, dans un de ses spirituels et sautillants « billets de Paris » (*La Libre Belgique* du 8 février), me prend à partie à propos de mon article sur *M. Henri Bremond et le Romantisme*.

Il veut bien louer, avec une générosité dont je lui suis reconnaissant, la clarté de mes livres et de mes articles, mais tout de suite après, il me désenchanté, en montrant, par l'imprécision de ses raisonnements, qu'il attache peu d'importance à la lucidité. Adroit emmêleur de cartes, il embrouille si bien les notions qu'on a peine à suivre le mouvement preste et déconcertant de sa logique. Qu'il me pardonne si, pour remettre de l'ordre dans le jeu, je n'ai pas l'élégance légère de son doigté !

Parce que l'anti-romantisme défend le primat de la raison sur le sentiment, M. Ageorges le croit un avant-coureur du rationalisme. Mais on peut être à la fois rationaliste et romantique, cela s'est vu. D'autre part, saint Thomas d'Aquin, qui n'est pas précisément un sentimental, serait-il rationaliste ? Et les Souverains Pontifes, qui recommandent si vivement l'étude du grand scolastique, feraient-ils le jeu du rationalisme ?

M. Ageorges concède qu'en Belgique nous pouvons faire appel à la raison sans crainte pour la foi, parce qu'ici « la pensée catholique se réchauffe perpétuellement à l'admirable foyer d'orthodoxie qu'est Louvain ». Mais en France, la foi est en danger, si l'on n'a pas recours au sentiment.

J'avoue ne pas saisir l'argument. S'il est vrai — supposons-le, car je ne prends pas à mon actif cette assertion — s'il est vrai que la France souffre d'anémie doctrinale, le remède ne sera-t-il pas une abondante infusion de vérité, une forte

dose de philosophie et de théologie dogmatique ? Mais non, le tempérament du malade n'est pas, paraît-il, en état de supporter une nourriture substantielle. Il faut lui administrer des pralines romantiques et des confiseries sentimentales. C'est le bon régime homéopathique. Sans doute, en Belgique, l'alopathie réussit admirablement ; mais prenons garde, l'adopter chez nous, c'est mettre la foi en péril.

— Comment donc, lui dirons-nous, en seriez-vous toujours à l'idée que raison et foi ne peuvent faire bon ménage ensemble ? Parce que, avec l'Église, nous défendons le légitime usage de la raison, vous nous prémunissez contre les dangers d'un « certain rationalisme » ! Gardons donc aux mots leur sens, et sachons d'abord quel il est.

— Mais voyez, me dit M. Ageorges, vous voilà d'accord avec M. Souday contre un confrère.

— Cela ne m'arrive pas tous les jeudis, de m'entendre avec la critique du *Temps*, mais cela m'arrivera, je le souhaite, chaque fois qu'il sera dans le vrai. Elle est piquante, la leçon de théologie donnée par ce rationaliste de Souday à M. Bremond. Celui-ci a parlé, nous l'avons dit, du catholicisme de Sainte-Beuve, tout en reconnaissant que son intelligence a toujours résisté au dogme catholique. Là-dessus, M. Souday lui pose la question : « Qu'est-ce qu'un catholique dont l'intelligence résiste au dogme ? » Et, comme M. Bremond se demandait qu'il n'en savait rien, M. Souday revient à la charge : « Comment un esprit rebelle au dogme pourrait-il croire ? A nous, rationalistes, dont le rationalisme a bien l'air de se confondre ici avec le sens commun, cela paraît fantastique. Tels sont les mystères de l'intuition, ou, pour M. Bremond, du romantisme ».

Pour une fois, le rationaliste Souday tire à la même corde que les scolastiques. Si j'usais des procédés de M. Bremond, je dirais — mettant à part, évidemment, « l'adhésion formelle au dogme catholique » — que, de lui et de Souday, c'est Souday qui est ici le plus catholique. Car il comprend l'importance primordiale de l'adhésion de foi, quand il s'agit de juger le degré de catholicisme de quelqu'un, et il voit clair dans le cas de Sainte-Beuve, en reconnaissant que la foi n'était pour rien dans le sentimentalisme religieux de l'auteur de *Volupté*.

* * *

J'ai cité ici un passage de l'Avant-Propos de *Pour le Romantisme*, qui s'appuie sur un texte du R. P. Léonce de Grandmaison. « Oui ou non, me demande M. Ageorges, ce texte est-il exact ? » — Exact ? j'ai tout lieu de le supposer ; il est cité par M. Bremond. Je ne puis vérifier son authenticité ni son contexte, M. Bremond ne donnant pas de référence. Mais est-il juste ? Et surtout, les conclusions qu'en tire M. Bremond sont-elles logiques ou sont-elles, comme je me suis permis de dire, un bel exemple de *latius hos* ?

Le P. de Grandmaison, donc, enseigne qu'il y a des « états naturels, profanes, où l'on peut déchiffrer les grandes lignes, reconnaître l'image et déjà l'ébauche des états mystiques ».

Telle quelle, l'affirmation est bien vague. Que sont ces « grandes lignes », cette « image » et cette « ébauche » ? Peut-être pas autre chose que des signes extérieurs qui ressemblent à certains phénomènes mystiques. Le principe des deux genres de manifestations est-il pour cela le même ? Je ne crois que ce soit l'idée du P. de Grandmaison et, si ce l'est, je pense qu'il se trompe.

Quoi qu'il en soit, en quelques lignes, sous la plume magique

de M. Bremond, cette phrase du P. de Grandmaison, ce mince filet d'eau va s'élargir en un immense estuaire dont les flots charrient dans leur courant impétueux le romantisme, la mystique et l'acte de foi. L'inspiration du poète se classant, au dire de M. Bremond, au premier rang de ces états naturels, et l'expérience romantique s'identifiant à l'expérience poétique, il suit de ce texte que « si le romantisme est nécessairement un principe d'anarchie, le mysticisme ne l'est pas moins ». Et il ajoute incontinent : « Que l'on y prenne donc garde : il ne s'agit plus de la chétive et absurde querelle entre Boileau et Victor Hugo ; il y va de tout. Si les néo-classiques ou les néo-rationalistes, si leurs alliés naturels, les anti-mystiques ont raison, je les défie bien, les uns et les autres, de justifier notre acte de foi ».

Qu'allions-nous donc faire dans cette galère ? Malheureux néo-classiques, nous voilà embarqués avec les rationalistes et les anti-mystiques et entraînés au gouffre de l'impiété ! Tout cela, parce que nous avons refusé d'écouter la voix du sentiment.

Restons calmes, toutefois. Tout n'est peut-être pas perdu. Le film que M. Bremond a si rapidement déroulé à nos yeux correspond-il à une réalité ? Au sortir de son cinéma, reprenons nos esprits bouleversés. Quoi ! parce que nous serions classiques avec Bossuet, Corneille, Racine et Boileau, on nous mettrait dans le même sac que les rationalistes et les anti-mystiques ? Mais nous faisons appel à la raison pour réfuter à la fois romantiques, rationalistes et anti-mystiques. N'y a-t-il donc plus de juste milieu entre deux erreurs opposées ? Nous tâchons de nous maintenir à distance égale des deux extrêmes, et nous voulons être raisonnables sans être rationalistes, nous aider de l'imagination et du sentiment sans tomber dans le romantisme, et user de notre intelligence naturelle sans être anti-mystiques.

Ne confondons pas tous les domaines. Il y a le raisonnement philosophique qui s'adresse à notre raison froide ; il y a l'œuvre d'art, qui fait vibrer en même temps notre intelligence, notre imagination et notre sensibilité ; il y a l'acte de foi, adhésion formelle de notre raison à la révélation divine, sous l'action de notre volonté aidée de la grâce surnaturelle ; il y a, enfin, bien différents de ces activités naturelles ou surnaturelles, les actes ou les états surnaturels qu'on appelle mystiques, lesquels sont produits directement par Dieu dans certaines âmes privilégiées, sans aucune intervention de leur part.

Tout cela demande à être bien distingué, sans quoi, mêlant tous les concepts, l'on attribue à l'une des facultés l'activité qui revient à l'autre. L'âme humaine est une chose complexe. Sachons gré aux scolastiques d'avoir mis de l'ordre dans l'idée que nous pouvons nous en former, et n'affectons pas, comme le fait, hélas ! M. Bremond, un dédain tout à fait déplacé pour les études de philosophie thomiste.

* * *

Que M. Ageorges, de son côté, brouille les concepts de brillante, ou plutôt, de confuse façon, je le constate dans le présent « billet ». « On n'est pas l'ennemi de l'intelligence, dit-il, parce que l'on dit qu'elle ne suffit pas à l'acte de foi ». Sans doute. Il y faut le concours de la volonté et surtout celui de la grâce, c'est entendu. Mais ce n'est pas ce qu'il veut dire : « Elle (l'intelligence) est nécessaire, mais a besoin d'un autre mode de connaissance qui lui apporte du renfort ». Ici, je n'y suis plus. Et quand il me dit ensuite que cet autre mode de

connaissance est le cœur, mais qu'on ne doit pas entendre par là nos facultés affectives, pour le coup, il me paraît dire blanc et noir à la fois.

Quel est donc ce mode de connaissance autre que l'intelligence et nécessaire à elle pour arriver à l'acte de foi ? Je le demande à M. Bremond ; il me répond que la mystique a bien montré qu'il existe des modes de pénétration des réalités invisibles, supérieure au fonctionnement naturel de l'intelligence. Cela n'est point douteux, mais les illuminations mystiques, action directe de Dieu sur l'intelligence, sont postérieures à l'acte de foi et totalement indépendantes de l'activité intellectuelle normale et personnelle des mystiques.

Je le demande à M. Ageorges ; il me renvoie aux « raisons du cœur » de Pascal. Mais qu'est-ce donc que ces raisons du cœur, si ce n'est des impulsions qui n'éclairent pas elles-mêmes, mais qui demandent à être éclairées et dirigées par la raison ? En dernière analyse, l'intelligence seule est la faculté cognitive ; à elle appartient le contrôle des tendances et appétits sensibles comme de ses propres élans intuitifs.

On peut admettre, en un sens qui n'est peut-être pas celui de Pascal, que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » : c'est la constatation d'un fait, qui se réalise dans la pratique de beaucoup d'hommes, mais on aurait tort d'y voir la justification d'un renversement des facultés qui est un désordre. Le cœur est dans son rôle légitime, s'il est une force impulsive qui active les mouvements de l'esprit et de la volonté ; il usurpe une fonction qui ne lui revient pas, s'il prétend être une lumière pour l'intelligence.

La prédominance du sentiment sur l'esprit fait justement le fond du romantisme, qui brise ainsi l'harmonie des facultés humaines. M. Ageorges nous assure que M. Bremond réprouve ce romantisme-là. Nous le voudrions croire, mais trop de passages de son livre affirment le contraire. Il est vrai qu'ils sont éparpillés ; une fois de plus, je regrette qu'intitulant son recueil d'articles *Pour le Romantisme*, il n'ait pas donné à ses idées une ordonnance plus scolastique. Un peu plus de clarté eût grandement facilité le travail de l'exégèse !

* * *

Il y a plusieurs romantismes, dit M. Ageorges. Il y a romantisme et romantisme, écrit M. Bremond. Mais non. Il n'y a qu'un romantisme, mais il y a romantiques et romantiques. Le romantisme est une fièvre déterminée par une congestion de l'imagination et de la sensibilité. A certain degré, la fièvre est bénigne et, chez des malades comme Chateaubriand, le désordre introduit par le microbe romantique dans l'organisme est passager et disparaît presque entièrement, grâce à la résistance d'une forte constitution ; chez d'autres, comme Victor Hugo, la maladie ne cesse de progresser, et, à mesure qu'ils vieillissent, ils deviennent plus romantiques et aussi, soit remarqué en passant, plus rationalistes ; chez d'autres encore, comme Michelet, la fièvre monte, par intermittences, jusqu'au délire, et, chez Jean-Jacques Rousseau, jusqu'aux crises de folie.

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Il n'y a pas de bon romantisme, pas plus que de bonne fièvre, mais, comme toute hérésie n'est que l'exagération d'une face de la vérité, il y a quelque chose de bon dans le romantisme : c'est l'imagination et le sentiment, deux excellentes forces humaines, indispensables à l'œuvre d'art, sans lesquelles l'homme est incomplet, mais deux forces qu'il s'agit de bien

diriger pour qu'elles servent, sans rien briser. C'est là l'éternel problème à résoudre par tout homme dans la conduite de sa vie comme par tout artiste et littérateur dans la production de l'œuvre d'art.

Chanoine PAUL HALFLANTS.



Le poète Arsène Vermeuzouze

— Connaissez-vous le poète Vermeuzouze ?

— Très peu. Au Collège, j'ai lu deux de ses poèmes dans mon anthologie. C'est un poète agréable, apparenté à Brizeux et à François Fabié.

Telle était jusqu'ici l'opinion courante sur le poète Vermeuzouze. Il la faudra réviser après la publication qui vient d'être faite de ses plus belles poésies (1). Je sais bien qu'il nous faut nous défier des florilèges, des « plus belles pages » et des anthologies. Elles sont partiales en nous cachant de propos délibéré les côtés faibles d'un écrivain et les plus mauvaises parties de son œuvre. Mais elles ont ceci d'excellent qu'elles découvrent à nos yeux quelques perles cachées et enrichissent les lettres de trésors qui peuvent être inestimables. Au surplus, le poète Louis Mercier qui, avec Pierre de Nolhac, a préfacé les poèmes de Vermeuzouze — parrainage qu'enverrait plus d'un poète en vogue et qui suffit à recommander une œuvre — Louis Mercier, dis-je, prend soin de nous prévenir lui-même qu'il ne veut pas surprendre notre bonne foi mais seulement faire rendre plus de justice à la mémoire d'un poète qui lui est cher et auquel le sort capricieux s'est montré trop dur. « L'œuvre de Vermeuzouze n'est pas sans défaut, écrit-il ; elle a pourtant, croyons-nous, plus de chances de durer que bien d'autres, qu'un métier consommé, qu'une facture impeccable défend mal d'être insignifiantes. Combien d'œuvres contemporaines ressemblent aux cadavres d'or que d'Annunzio a évoqués dans la *Ville Morte* ! Orgueilleuses, elles scintillent de gemmes admirablement taillées et serties, mais leur splendeur est vide et leur attrait mensonger. L'œuvre de Vermeuzouze, au contraire, bouillonne de vie et surabonde de beautés vraies. Jaillie d'une âme sincère et profonde, elle respire la santé et la force ; une vertu d'énergie et de réconfort rayonne d'elle. »

Que l'on juge dès l'abord des beautés vraies de l'œuvre de Vermeuzouze par ce sonnet *Automne* :

*Octobre : un souffle froid parcourt les bois mouillés,
Et, sous les châtaigniers, que la vétusté ronge,
Parmi la mousse blonde et les lichens rouillés
On voit pointer déjà le gros cèpe et l'oronge.*

*A travers un brouillard gris, où le soleil plonge,
Les peupliers frileux et les saules decuillés
Tordent, comme des bras, dans le lointain d'un songe,
Leurs rameaux frissonnants, à moitié dépouillés.*

*Dans la bruyère encore en fleur et violette,
Les feuilles des bouleaux, à l'état de squellette,
S'égrènent lentement comme des larmes d'or.*

*Des corbeaux, tournoyants au-dessus d'une combe,
Croissent dans le ciel pâle où le jour succombe ;
Et, paresseusement, la Nature s'endort.*

Vermeuzouze naquit en 1850, près de la petite ville d'Aurillac en Auvergne. Son enfance fut pareille à celle de tous les petits paysans, c'est-à-dire que, vivant chaque jour en intimité avec les arbres, les champs et les bois, les plantes et les bêtes, ayant fait son école primaire chez les Frères de sa paroisse, à l'ombre du clocher, près du cimetière,

(1) *Les plus belles poésies d'Arsène Vermeuzouze*. Imprimerie Moderne, Aurillac (Cantal). — Prix : 7.00 francs.

le petit Vermeuzouze amassa des trésors inestimables d'émotions et de sensations qui, cueillies en leur fleur de nouveauté, suivant le mot de Louis Mercier, gardent dans la mémoire une fraîcheur inaltérable. Très tôt il dut gagner sa vie et comme, en ce temps-là, la rude terre d'Auvergne ne payait pas ses fils, il partit en Espagne avec les émigrants qui, chaque année, allaient demander à une terre plus hospitalière le pain que la terre natale leur refusait.

*Ils partaient, au grand trot, dans le soleil levant,
Sur de petits bidets, trapus, les crins au vent.
Et derrière eux, dressant leur flèche et leur coupole,
Nos rustiques sommets, rouges, au fond des cieux,
Les regardaient partir, tristes et soucieux,
Et plus d'un émigrant, se retournant tout pâle,
Saluait de la main la montagne natale.*

Il demeura quinze ans à Illescas, vendant des étoffes et des vins mais s'emplissant les yeux des couleurs chatoyantes et vives de cette Espagne qui devait dans la suite lui inspirer des vers magnifiques.

Puis il revint au pays et, comme le pécule amassé ne suffisait pas à assurer ses jours, il ouvrit une boutique de spiritueux à Aurillac. Quoique poète, il réussit assez bien, affirme son biographe. Mais un autre ami nous avoue que lui et quelques voisins venaient souvent s'asseoir dans l'arrière-boutique. Et de quoi devisait-on ? De poésie ! évidemment, et des quelques poètes qui passionnaient Vermeuzouze.

Mais si l'âme du futur poète, toute gonflée d'émotion, voulait chanter, peut-être lui manquait-il l'instrument pour exhiler son chant : on n'apprenait pas la technique du vers chez les bons Frères d'Aurillac ! Et Vermeuzouze dut travailler longtemps à acquérir et à perfectionner cette technique qui lui manquait, car il avait quarante ans quand parut en langue d'oc : *Flour de Broussou*, recueil de souvenirs, d'impressions et de paysages d'Auvergne. Puis il fallut attendre dix ans encore le premier recueil en langue française : *En plein vent*, avec le sous-titre « Sonnets d'Auvergne ». Vermeuzouze avait cinquante ans. Mais cet autodidacte atteignait — ou presque — du premier coup à la maîtrise technique. « Oh ! sans doute, écrit encore Louis Mercier, ces joyaux rustiques, ou mieux, ces bas-reliefs taillés en plein bois, et comme à coups de couteau, par un artiste montagnard, trahissent, çà et là, quelque gaucherie de détail, quelque défaillance de la main ou de l'outil, mais, en revanche, comme ils sont vivants ! Quel souffle les anime et de quelle âme impétueuse et sincère ils sont soulevés ! » Et n'est-ce pas, par-dessus tout, l'âme impétueuse et sincère qui fait le vrai poète ?

Encouragé par le succès que son premier recueil avait rencontré jusqu'à Paris, où quelques critiques saluèrent avec admiration le nouveau poète, Vermeuzouze se remit à la besogne et donna en 1904 : *Mon Auvergne*, où se retrouvent singulièrement variés et amplifiés la plupart des motifs d'*En plein vent*.

Mais dès 1906 un mal, qui devait le tuer, tenaillait le poète. Étant bon chrétien, il ne se plaignit pas dans les poèmes qu'il continuait d'écrire (1), et il garda jusqu'au bout sa calme et tenace sérénité. Si, un moment, son âme avait cédé à la mélancolie :

*Vous tous, arbres des bords méditerranéens,
Qui, si longtemps, avez offert à ma névrose
L'abri tiède de vos bosquets élyséens,
Je vous quitte à regret et je vous remercie.
J'ai senti, grâce à vous, ma souffrance adoucie ;
Et vos tièdes senteurs, vos brises, vos fleurs d'or,
L'air vierge de la mer, la splendeur du décor,
Ont rouvert tout mon être aux charmes de la vie.
Un peu de votre sève a coulé dans mon sang,
D'un peu de rêve encor mon âme s'est fleurie.
Et je pars, non guéri, pourtant vous bénissant
D'avoir de l'éventail dentelé de vos palmes
Fait sur mon front févreux descendre un souffle frais,
Et versé dans mon cœur qui s'enchantait et se calme,
O bons Samaritains, votre ombre et votre paix !*

vite il se ressaisissait, il se cabrait, le vieil émigrant, le fils de l'âpre terre d'Auvergne, et il criait vers Dieu :

(1) Ces poèmes formèrent le recueil posthume des *Dernières Veillées*.

*Puisque l'effort, Seigneur, nous relève à vos yeux,
Merci de m'avoir fait peiner durant la vie.*

Et il mourut ainsi paisible et pieux en janvier 1910.

* * *

On l'a déjà remarqué : Louis Mercier lui-même met une sourdine à son admiration pour Vermeuzou, et il ne prétend pas qu'il soit un grand poète. Il dit seulement que le plus grand poète de l'Auvergne n'est pas apprécié à sa valeur. Cela est vrai, et il suffit de lire quelques poèmes de *Mon Auvergne* pour s'en convaincre ; et si le critique, sans se donner pour cela des airs de distributeur de palmarès, doit se conformer comme tous aux règles de la stricte justice et tâcher de rendre à chaque écrivain ce qui lui est dû, c'est faire œuvre de justice de travailler à la réhabilitation d'Arsène Vermeuzou.

De nombreux écrivains — et non des moindres — sont ainsi périodiquement les victimes de la Renommée, de la fuyante et capricieuse Renommée. On n'a pas oublié la campagne menée par M. Fernand Vandérem contre les manuels d'histoire littéraire qui oubliaient Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Verlaine et Villiers de l'Isle-Adam, au profit de cancre notoire. Aux noms de ces grands oubliés il faudra joindre désormais celui de Vermeuzou, infiniment supérieur à la tourbe des *poetae minores* qui encombrant la littérature française.

On ne pourrait mieux caractériser l'art de Vermeuzou qu'en l'apparentant directement à l'art de Louis Mercier. Comme le poète des *Pierres Sacrées*, celui de *Mon Auvergne* appartient à la lignée des poètes paysans, c'est-à-dire que sa muse est à la fois rurale, traditionaliste et chrétienne. C'est à glorifier dignement Dieu, ses aïeux et sa terre que Vermeuzou s'est constamment employé. Toute son œuvre chante l'Auvergne. Il le déclare au seuil de son premier livre après une prière à Dieu :

*C'est toujours mon pays, mon humble coin de terre ;
C'est mon village, mon clocher, l'enclos béni,
Où mes morts sont rangés sous le même granit ;
C'est mon toit qui grisonne et vieillit, solitaire ;*

*C'est ma châtaigneraie âpre, au sol ruiné ;
C'est ma bruyère en fleurs, si souvent parcourue,
Mes genêts, mes bouleaux, ma montagne bourrue
Que je chante : c'est le pays où je suis né.*

C'est à sa petite ville d'Aurillac qu'il dédie les vers les plus touchants sinon les mieux frappés de son œuvre, ce sont les gens d'Auvergne qu'il regarde avec amour pour tracer ses portraits de terriens, c'est à l'Auvergne encore qu'il pense quand il mange le pain de l'exil. Et les vers qu'il dédie à ses morts sont nombreux dans son œuvre et ceux où, s'inspirant de la tradition religieuse de sa petite patrie, il prie Dieu et Le remercie de l'avoir tant aimé, sont d'une sévère grandeur.

*Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : je vous aime,
Non pas pour les splendeurs de votre Paradis,
Mais parce que, naissant pour nous dans un taudis,
Vous avez commencé par nous aimer vous-même.*

*C'est parce que vos pieds, vos mains, votre front blême
Ont saigné longuement sur un gibet, tandis
Que vos bras se dressaient, suppliants et roidis,
Comme pour désarmer la Justice suprême ;*

*C'est enfin parce que, vous, le Dieu tout-puissant,
Vous avez dit : Mangez ma chair, buvez mon sang !...
Et que vous nourrissez de vous la race humaine,*

*C'est pour ce tendre amour sublime et violent,
Que le mien, jusqu'à vous, montant d'un grand élan,
Au pied de votre Croix à tout jamais m'enchaîne.*

C'est donc la terre natale qui inspire constamment Vermeuzou, c'est elle qui l'a, en quelque sorte, façonné à son image et si le mot de Pierre de Nolhac est vrai : « Heureuses les provinces qui ont leurs poètes ! », ; disons aussi : « Heureux les poètes qui ont leurs provinces », qui les aiment, qui les comprennent et qui les chantent, et qui tiennent

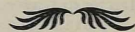
leur originalité de cette communion intime entre la terre patriale et ses fils. Car l'art de Vermeuzou est, comme un paysage d'Auvergne, grandiose parfois, sévère ou monotone, mais cachant derrière des horizons heurtés quelques coins délicieux et reposants. C'est en cela d'abord que le poète d'*En plein vent* se différencie du poète des *Pierres Sacrées* : les vers de celui-ci sont tout harmonie ; on éprouve à les lire le besoin de les relire à haute voix pour se charmer de leur musique. Les vers de Vermeuzou sont moins harmonieux et leur rythme parfois heurté peut déplaire à l'oreille délicate. Et cependant ? N'est-ce pas là une correspondance louable entre le fond et la forme, la poésie étant, suivant la définition de M. Gonzague Truc, « le rythme de l'émotion » ?

Et puis, l'art de Louis Mercier, où l'on sent l'influence de Victor Hugo, dispose de plus riches ressources. Il passe de l'épique au chant épique et réussit pareillement. Rien de semblable chez Vermeuzou : quand il renonce à se synthétiser, il manque bientôt de souffle et devient monotone. Mais il excelle au sonnet qui l'oblige à condenser sa pensée et aux petits tableaux qui abondent dans son œuvre.

*Les bœufs, exténués par un soir de labour,
Après avoir vidé la crèche nourricière,
Ont chu, comme des blocs, dans l'épaisse litière,
Et dorment maintenant avec un souffle lourd.*

Vermeuzou est donc bien inférieur à Louis Mercier. Mais n'est-ce pas un bel éloge de dire qu'il l'évoque ? Car José Vincent le faisait remarquer dans *La Croix* : « On peut être encore un fameux poète sans atteindre à la hauteur de Mercier ».

MARCEL PAQUET.



Lettre à M. l'abbé Jacques Leclercq

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne suivrai pas Philandre sur le terrain glissant des paradoxes. Non que ses propos m'inquiètent ; je suis plutôt tenté d'y reconnaître ce qu'un récent et illustre converti appelle « un de ces pièges du Bon Dieu, comme les saints savent parfois en tendre pour mieux avancer son Règne ». Une des plus jolies pages du *Manuel de la Dame de Charité* me paraît écrite pour votre ami : celle que le prince Vladimir Ghika consacre à l'heure où, l'âme un peu troublée, visiteuses des pauvres et visités cessent d'être, les uns pour les autres, « une abstraction touchante ».

Je fus pendant quinze ans membre d'une Conférence de Saint Vincent de Paul que vous connaissez bien : celle de l'Institut Saint-Louis. J'étais un rhétoricien comme beaucoup d'autres lorsque, avec six bons de pain, je gravis pour la première fois l'escalier du pauvre. La rue du Canon s'ouvrait, en ce temps-là, vers son milieu, sur une cour égayée d'un carré de gazon. Un petit monde vivait de l'air de cette cour et du rayon de soleil qui y descendait. Il y régnait une belle humeur qui ne se retrouvait pas dans les tristes impasses des rues Pachéco et de Schaeerbeek. Et on ne traversait pas cinquante-deux jours par an la rue du Canon sans lui appartenir un peu. Visiteurs et visités se connaissaient, parfois de père en fils ; des familles comptaient plusieurs générations d'assistés ; elles avaient de la tradition et savaient recevoir avec aisance, à son entrée dans la vie charitable, un « jeune monsieur de Saint Vincent

de Paul de Saint-Louis », comme aussi participer avec dignité au dîner de la Première Communion que servaient les Philosophes. Ce dîner, c'était un peu le prix Cognacq de notre conférence : la perspective de le renouveler à chaque Première Communion n'était pas sans encourager les familles nombreuses. On en parlait plusieurs mois d'avance au visiteur ; c'était pour celui-ci l'occasion de s'assurer à chaque visite, et plusieurs mois durant, que le catéchisme paroissial était sérieusement suivi, et, à l'approche du grand jour, d'inviter les parents à penser non seulement au repas de midi, mais à la Table Sainte du matin. Mais c'était à l'heure de l'épreuve que le visiteur de Saint Vincent de Paul devenait véritablement « l'ambassadeur de Dieu ». Plus d'un a vu quelque jour venir à soi une femme en pleurs. Qu'était-il arrivé ? Poussant la porte, il trouvait, sur le lit, l'homme terrassé par la fièvre. Quelques semaines d'hôpital ? S'il n'y avait eu que cela ! Le mal, hélas ! était profond : l'homme, se sentant mieux, travaillait un jour, puis se recouchait le lendemain, avec une nouvelle fièvre, jusqu'au moment où tout travail devenait impossible ; alors, c'étaient les privations, la noire misère, les enfants se contaminant à vivre à côté du malade, les caractères s'assombrissant, toutes les détresses physiques et morales sur lesquelles l'apparition hebdomadaire du visiteur mettait un peu de baume.

Tout cela ne se voit-il plus depuis la guerre ? Je me souviens, comme si c'était d'hier, de cette douloureuse histoire et de bien d'autres que connurent des confrères co-visiteurs. Cependant, pas plus qu'eux, je ne voudrais, et pour beaucoup, n'avoir pas été « un jeune monsieur de Saint Vincent de Paul ».

Je me suis retrouvé, l'an dernier, rue du Canon. Le carré de gazon a fait place, je crois, à un hangar d'automobiles. Je n'étais plus en visite de pauvres, mais en visite d'écoles. Je croyais connaître le quartier. J'avoue, à ma confusion, que j'étais passé cinquante-deux fois par an pendant quinze ans, sans y faire attention, devant ce qui, pour un catholique, est, avec l'église, l'âme de la paroisse : l'école. Jamais je n'avais songé à en franchir le seuil, et personne ne m'y avait jamais invité.

Quelques jours plus tard, à l'autre extrémité, et un peu au delà des limites du domaine charitable de l'Institut Saint-Louis, je visitais avec Mgr Evrard, doyen de Bruxelles, l'exposition des travaux des élèves d'une école pour filles. M'entretenant avec les femmes d'intelligence et de grand cœur qui dirigent la maison, je me souvins de l'accent avec lequel on me parlait naguère, dans les familles que je visitais, des « ma-sœurs » de la rue de Ligne. Que de fois, mes bonnes Sœurs, je vous avais bénies, sans vous connaître, d'avoir gardé dans le droit chemin, en leur ouvrant toutes larges les portes de votre patronage, ces petites premières communiantes qu'à treize ans, malgré la loi, je voyais partir pour l'atelier, que leur jeunesse exposait à tous les périls de la rue, jusqu'au jour où, ayant à leur tour allumé un foyer, fidèles au quartier et à la tradition, elles venaient demander à notre Conférence leur première layette !

Tout ceci, cher Monsieur l'Abbé, pour vous dire dans quelle pensée j'ai offert à M. le docteur Fernandès, qui préside, avec un dévouement toujours égal, la Conférence de Saint Vincenc de Paul de l'Institut Saint-Louis, de faire aux membres de sa Conférence qui y trouveraient de l'intérêt, les honneurs de l'école que la Commission des Ecoles Chrétiennes de Bruxelles possède rue du Canon (avec une entrée, aujourd'hui, rue de la Blanchisserie) ainsi que de l'école du 4^{me} degré que la Commission a établie, à proximité de la Bourse, pour les enfants du centre de la ville. Le président de la Conférence de l'Institut St-Louis a bien voulu accepter mon invitation. Nous conviendrons d'un jour, et, pour ceux de vos jeunes amis qui nous accompagneront, l'école catholique sera dès lors autre chose qu'une de ces « abstractions touchantes » dont parlait le prince, ou plutôt l'abbé Ghika.

Veuillez croire, cher Monsieur l'Abbé, à mes sentiments dévoués et les meilleurs.

BARON DE TRANNOY.

Ce 25 janvier 1924.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'appel du Recteur de Louvain

Monseigneur Ladeuze, Recteur de l'Université de Louvain, vient de mettre à l'ordre du jour des préoccupations catholiques la question de la création à Louvain de l'INSTITUT DU CANCER. Il ne se peut que ce noble appel n'éveille pas dans la Belgique entière un écho profondément sympathique et ne provoque les générosités réclamées à si juste titre, au nom de l'humanité souffrante, au nom de la science, au nom de l'intérêt catholique. Toutes ces causes se trouvent ici étroitement assoiées, les trahir serait notre honte, les défendre sera notre honneur.

La découverte du radium, l'une des plus remarquables du XIX^e siècle, offre un caractère providentiel, coïncidant avec la généralisa-

tion du fléau redoutable du cancer. Pour n'être pas une panacée universelle, il constitue un agent thérapeutique de premier ordre qui a donné au traitement des tumeurs bénignes et malignes une orientation nouvelle. Merveilleux produit qui immortalisera le nom de ses inventeurs, M. et M^{me} Curie, le radium n'a pas tardé à révéler sa puissance tant au point de vue physique et chimique qu'au point de vue biologique. Quelles lumières ont jailli de ce simple fait que Becquerel, ayant conservé dans la poche de son gilet un tube de radium, constata sur sa peau, quelques jours après, une rougeur douloureuse, bientôt suivie d'ulcération ! Du coup apparurent son action destructive sur les cellules, et, par suite de l'inégale sensibilité des cellules saines et malades, la possibilité de détruire les unes en respectant les autres : La curiethérapie était née. Londres et Manchester, en Angleterre, Boston, Rochester, Chicago, Baltimore, New-York, Pittsburg, aux Etats-Unis, s'élancèrent dans la voie des applications médicales avec cette hardiesse et cet empressement qui caractérisent le génie anglo-saxon. La France suivit. Divers modes d'emploi furent essayés, l'usage interne, encore à l'étude, par l'introduction dans l'organisme de

petites doses de substances radioactives, l'usage externe par le rayonnement s'attaquant aux cellules pathologiques.

La science s'est appliquée avec passion au traitement des tumeurs malignes par le radium. La question est à l'ordre du jour. C'est que le mal « qui répand la terreur », le cancer a crû dans des proportions redoutables et que jusqu'à présent on ne pratiquait contre lui que l'intervention chirurgicale, si souvent décevante, trahie par les récidives. La cancérologie est en train de se faire, le radium est apparu non seulement comme le suppléant du bistouri, mais, peut-être, bientôt, comme un agent thérapeutique plus efficace contre cette maladie qui tend, hélas ! à essaimer dans tout l'organisme.

A l'heure qu'il est, quelle fièvre d'activité règne dans les laboratoires ! Quels assauts livrés au fléau du cancer ! Que de chercheurs obstinés s'efforcent de pénétrer le mystère de ce sphinx dont l'origine et la nature sont encore enveloppés d'obscurité ! D'autre part, M. et Mme Curie ont ouvert aux savants des horizons insoupçonnés, doté l'humanité souffrante d'un médicament nouveau mais dont le maniement, l'adaptation au mal requiert encore de longues études.

Mais où donc, demande ici Mgr Ladéze avec ce sens aigu des réalités qui le distingue, où donc cette lutte doit-elle être livrée, où doivent être poussées ces investigations ? Et il répond avec une inflexible logique : à l'Université ! C'est dans les laboratoires universitaires que chimistes, physiciens, biologistes trouveront le terrain privilégié où s'établira une collaboration nécessaire pour la solution des innombrables problèmes que fait surgir la cancérologie. C'est là que la curiethérapie, qu'il ne s'agit pas d'employer à l'aveugle, trouvera des bases rationnelles et expérimentales.

Un institut universitaire du cancer s'impose avec une criante évidence pour coordonner recherches et observations et les faire converger vers le but à atteindre. Un hôpital spécial pour cancéreux, annexé à l'université, s'impose avec une impérieuse nécessité, pour assurer aux malades les soins spéciaux auxquels ils ont droit et qu'ils ne peuvent recevoir complètement et efficacement que de la collaboration des chirurgiens, radiothérapeutes, physiciens et chimistes, uniquement réalisable au sein de l'université.

Une école spéciale universitaire de cancérologie s'impose avec une nécessité évidente et, pour ainsi dire, dramatique, pour donner à tout élève en limitation, la formation qui lui permettra de déceler les cancers dès leur début, de dépister le mal à sa naissance et même parfois de l'extirper dans son germe en extirpant la tumeur bénigne d'où il pourrait sortir. Que de milliers de victimes auraient été arrachées à la mort si leur état précancérien avait été reconnu par le praticien ?

Devant cette triple nécessité, une question se pose, mais qui emporte avec elle la solution : est-ce que l'université catholique de Louvain peut se désintéresser d'une pareille situation, peut-elle désertir le poste d'honneur ? Il est clair que Louvain ne serait plus Louvain, que sa glorieuse Faculté de médecine qui a compté tant de noms célèbres, répudierait toutes ses traditions, si l'Alma Mater ne prenait pas en Belgique la tête du mouvement. La place des savants catholiques est la première. Dans la croisade anticancéreuse, dans l'œuvre de progrès scientifique et de charité sociale qu'il s'agit d'accomplir, Louvain, au risque de déchoir, doit garder son rang. Pour cela, il lui faut des hommes, elle les possède, et notamment, un jeune spécialiste, professeur d'anatomie pathologique, formé dans les meilleurs laboratoires de France, du Danemark, des Etats-Unis. Pour cela, il lui faut du radium et on sait que l'Union Minière met à sa disposition le précieux métal qu'elle produit à Oolen.

Pour cela enfin, pour cette mission scientifique et charitable, qui lui incombe, l'Université de Louvain a besoin d'installations, et celles-ci lui font cruellement défaut. A d'autres les millions américains, et ceux de la fondation Rockefeller, et ceux de la C.R.B. et c'est à coup de millions, — elle dispose de soixante-deux bien comptés — que Bruxelles pense écraser la concurrence de la liberté.

Louvain qui se serait contentée des miettes de cette table opulente en est arbitrairement exclue. Mais qu'importe ! Il ne sera pas dit qu'avant d'arriver, par la voix de son éminent Recteur, deux millions à la Belgique catholique pour l'accomplissement d'un devoir sacré, Louvain a été éconduite. Non, cela n'est pas possible. Est-ce que la liberté d'enseignement est moins digne de nos sympathies au degré supérieur qu'au degré secondaire ou primaire ? Le haut enseignement n'est-il pas à certains égards plus nécessaire et plus fécond ? Sans ce couronnement inéluctable, l'école libre, le collège libre sont menacés dans leurs résultats définitifs. N'est-ce pas une aberration totale que

de vouloir pour la formation de l'enfant un milieu sain et de livrer aux hasards de l'influence, à l'action dissolvante de la neutralité, la formation du jeune homme qui décidera de toute l'orientation de sa vie ?

Il me semble que les catholiques belges, justement jaloux de l'honneur de leur Université, fiers du passé de Louvain et plus fiers encore de sa résurrection ne supporteront pas un instant l'idée que leur Alma Mater ne serait pas à la hauteur de sa tâche, qu'elle serait distancée par ses rivales et réduite à une situation humiliée, amoindrie. Tout au contraire, reconnaissants envers l'Université louvaniste de tant d'excellents praticiens dont elle a doté le pays, des maîtres célèbres qui consacrent devant le monde entier l'alliance de la science et de la foi, les catholiques belges seront heureux de contribuer par leur effort personnel, par leur sacrifice, au perfectionnement de cette chère institution d'enseignement supérieur, qui est le plus beau joyau de notre couronne.

J. SCHYRGENS.



ROME

Une carrière d'historien catholique

Le 31 janvier, le monde savant a fêté Pastor, l'historien des Papes, à l'occasion de son septantième anniversaire. Une cérémonie solennelle eut lieu à Rome, à laquelle assistaient plusieurs cardinaux et autres illustres personnages ainsi que tous les historiens qui séjournent actuellement dans la Ville éternelle. Des messages de félicitations avaient été envoyés d'une foule d'universités et autres centres scientifiques.

Les discours qui furent prononcés mirent en évidence les deux grands mérites de l'*Histoire des Papes*. Elle est conçue et réalisée dans un esprit profondément catholique. Pastor comprend l'histoire comme saint Augustin. Il voit les événements humains conduits par la divine Providence. Et cependant, il est d'une objectivité et d'une impartialité telles que les savants protestants ont été obligés, dès la publication de ses premiers volumes, de lui rendre hommage.

Le P. van Oppenraij, S. J., un des orateurs de la cérémonie, rappela qu'un jour le recteur d'un collège hollandais, qui avait la joie de recevoir Louis Pastor, lui posa la question suivante : « Vous avez écrit l'histoire d'Alexandre VI. Mais, entre nous et sincèrement, avez-vous dit tout ce que vous saviez ? Et ne devons-nous pas craindre qu'un autre historien ne vienne un jour reprocher aux catholiques leur partialité ? »

Pastor répondit : « Je vous parle comme à mon confesseur. J'ai dit absolument tout. Il n'y a rien à craindre de ce que vous appréhendez. J'ai tout écrit. Mais je l'ai écrit avec la douleur d'un fils très affectueux, obligé de révéler les défauts de sa mère ».

* * *

Grande et noble et féconde carrière d'historien que celle de Louis Pastor. Nous avons la bonne fortune de l'entendre raconter par le héros lui-même. Répondant aux félicitations et aux éloges qui venaient de lui être adressés, l'historien catholique fit l'histoire de sa carrière scientifique. Et comme dans l'histoire de l'Eglise, il y découvrit et mit en lumière l'action de la Providence, de même qu'on a l'impression qu'il fut impartial — sauf les formules obligées de modestie lorsque l'on parle de soi — et même presque naïf, de cette bonne naveté allemande dont les militaires et les diplomates de l'Empire et du Reich nous ont fait perdre l'estime et quasi le souvenir.

Nous laissons donc la parole à Pastor.

LOUIS PICARD.

Le feu de bengale dont les orateurs de la cérémonie ont illuminé ma pauvre personne m'a profondément humilié.

En ma qualité d'historien et dans l'intérêt de la vérité historique, je dois faire quelques soustractions aux éloges qu'ils m'ont si généreusement prodigués. Il est vrai, comme ils l'ont dit, que l'*Histoire des Papes* est l'œuvre principale de ma vie, celle qui lui a donné sa valeur. Mais le véritable mérite ne m'en est pas imputable, il faut en louer la divine Providence, qui m'a guidé avec tant de bonté et qui m'a

rendu possible d'écrire cet ouvrage. Je n'ai fait que profiter des circonstances extrêmement favorables dans lesquelles Dieu m'avait placé, et ce que je vous demande aujourd'hui, c'est de Le prier qu'Il me continue ses faveurs jusqu'à l'achèvement de mon œuvre.

Tout homme est sous la conduite de Dieu. Cette conduite est plus ou moins visible. Jetant aujourd'hui un regard en arrière sur ma vie et sur mes labeurs, je dois m'écrier avec reconnaissance et admiration que Dieu m'a guidé avec une bonté toute particulière.

Lorsque, à l'âge de dix-neuf ans, je conçus le projet d'écrire l'*Histoire des Papes*, j'avais une mère aimante qui me donna tous les moyens nécessaires pour achever mes études et un maître incomparable, Johannes Janssen, l'historien du peuple allemand. Et lorsque, au commencement de 1879, je vins à Rome pour tenter de pénétrer dans les archives du Vatican, celles-ci étaient depuis longtemps inaccessibles. Sans leurs lumières, cependant, je ne pouvais mener ma tâche à bonne fin, de même que mes illustres prédécesseurs Baronius et Rainald n'auraient pu écrire leurs œuvres. Mais sur le trône de saint Pierre, siégeait alors Léon XIII, qui, unissant à la plus pénétrante perspicacité la plus grande générosité, m'ouvrit les trésors les plus secrets des archives pontificales, persuadé que la pleine lumière de l'histoire ne pouvait, comme il me le dit un jour, que contribuer au bien et à la gloire de l'Église.

Chargé d'une riche documentation, je retournai dans ma patrie et j'entrai dans la carrière académique. Mais le Kulturkampf me fit renoncer au rêve que j'avais fait de travailler dans mon pays natal, la Rhénanie. Nulle part ailleurs en Allemagne, je ne trouvai non plus à me caser. Je dus alors me tourner vers l'Autriche. Mais là aussi, à l'époque dont je parle, la situation était difficile pour un catholique convaincu, et je dus finalement m'installer à l'Université d'Innsbruck, dont la bibliothèque était insuffisante pour mes vastes travaux. D'excellents amis haut placés firent des démarches pour m'obtenir une chaire dans une université allemande. Des amis autrichiens s'efforcèrent de me faire appeler à Vienne. Mais tout échoua. Ces échecs me furent douloureux. Et cependant, le séjour à Innsbruck devait m'être extrêmement avantageux. En Allemagne, j'eusse été entraîné dans les luttes politico-religieuses. A Vienne, des occupations accessoires m'eussent distraité de mon travail essentiel. Dans la tranquille cité alpine, je pus me consacrer entièrement à cette tâche. J'y trouvai des amis intelligents, professeurs à la faculté de théologie, qui m'éclairèrent dans maintes difficultés. Les alentours merveilleux de la ville d'Innsbruck m'offrirent l'occasion de me reposer, en excursionnant dans les montagnes, de mes fatigues cérébrales. Enfin, avantage plus important encore, d'Innsbruck je pouvais atteindre facilement les bibliothèques italiennes. Prenant le direct à midi, j'arrivais douze heures après à Vérone, à Mantoue ou à Modène et un peu plus tard à Venise ou à Milan, en sorte que, dès la matinée suivante, je me trouvais parmi mes chers documents.

J'en profitai, y employant mes vacances, même celles de Noël, à la grande joie de mes enfants, qui recevaient pour ce motif la visite du petit Jésus huit jours avant leurs camarades. Ainsi mon séjour à Innsbruck me rendit possible de consulter les bibliothèques d'Italie sur lesquelles repose en partie la valeur de mon *Histoire des Papes*.

Néanmoins, ma nomination, après vingt ans d'activité scientifique à Innsbruck, au poste de directeur de l'Institut historique autrichien à Rome, au centre même vers lequel convergeaient toutes mes études, fut une fortune merveilleuse pour mes travaux. Désormais, je pourrais non seulement exploiter les trésors inépuisables des bibliothèques romaines, mais encore étudier sur place l'organisation de la Curie et les œuvres d'art créées par les Papes. En même temps, j'allais être à même de donner à mes écrits cette couleur locale que pouvait seul leur donner un long séjour dans la Ville éternelle.

La guerre mondiale vint interrompre brusquement et le labeur scientifique des universités autrichiennes et ma mission à Rome. Mais cette interruption elle-même devait contribuer à la réalisation de mon œuvre. J'avais amassé un matériel suffisant pour rédiger, durant les années de la guerre et de la révolution, dans le silence paisible d'Innsbruck, plusieurs volumes de mon ouvrage. Vers la fin de 1919, ce matériel n'était pas épuisé, cependant il devait être complété. C'est alors qu'intervint de nouveau la bonté de la Providence. Sans que j'aie fait la moindre démarche pour obtenir le poste que j'occupe

actuellement, j'y fus appelé contre toute attente au début de 1920, et il me devint possible de continuer mes travaux.

* * *

Et voilà comment je puis fêter mon septantième anniversaire dans la Ville éternelle, dont j'ai suivi l'histoire en tous sens, et me voir entouré de cette illustre compagnie et honoré de la présence de plusieurs princes de l'Église, parmi lesquels deux historiens renommés.

Cependant, ma félicité n'est pas complète. Il manque à cette fête la fidèle compagne de ma vie, retenue à Méran par la maladie. Elle est représentée ici par mes deux fils bien-aimés. Personne n'avait plus de titres à se trouver ici aujourd'hui. Il n'est pas exagéré de dire que, sans elle, l'*Histoire des Papes* ne serait pas écrite. Pour que je pusse me vouer totalement à mon travail, elle a pris sur elle tous les soucis du foyer, et l'éducation de nos enfants, et les fonctions de ministre des finances et de ministre des affaires étrangères, auxquelles je n'entends que fort peu. Elle fut en outre une collaboratrice intelligente, sérieuse et fidèle. Les premiers volumes de l'*Histoire des Papes* furent écrits par elle sous ma dictée. Pour les suivants, elle joua le rôle de public, écoutant avec une grande patience la lecture que je lui en faisais d'abord. J'ajoute qu'elle m'a mis en garde contre la vanité et a dirigé continuellement mes regards vers Dieu, l'auteur de tout bien.

Et je veux profiter maintenant encore de ses leçons en remerciant, à cette heure solennelle, la Providence du plus grand don qu'elle m'a fait : l'amour de l'Église, qui me fut instillé par ma mère, ainsi que par d'excellents maîtres et amis. Cet amour de l'Église, d'où a jailli mon *Histoire des Papes*, me remplit encore dans ma vieillesse de la même ardeur que j'éprouvais dans ma jeunesse et dans la force de l'âge. Le véritable amour ne suppose pas et n'implique pas l'ignorance des défauts et des faiblesses de l'objet aimé ; il tend plutôt à la vérité pleine et entière. Dieu est la vérité ; et ce qui sert le mieux sa plus splendide création, c'est-à-dire l'Église, c'est la vérité intégrale et sans voiles. J'ai été spécialement heureux de voir que Son Eminence le Cardinal Ehrle, dans son article commémoratif, et le P. van Oppenraij, dans son discours, ont pris grand soin de noter cette caractéristique de mon œuvre, qui en fait tout le mérite.

L'amour de l'Église commande l'amour de sa tête, de son cœur et de son centre, la Papauté. Aussi veux-je, pour finir, tourner vos esprits vers la Chaire de saint Pierre, l'unique rempart inébranlable parmi les bouleversements de nos jours agités.

Il est peu de périodes de l'histoire aussi riches que la nôtre en Papes éminents. Et d'abord, le Pape martyr, Pie IX, que j'eus encore le bonheur de voir lors de mon premier séjour à Rome, en avril 1876. Ensuite, Léon XIII, prince, diplomate et savant, le Pape qui ouvrit les archives vaticanes, le Pape des Encycliques aux vastes horizons. Lorsqu'il mourut, en juillet 1903, tout le monde se demandait qui pourrait succéder à un tel Pontife. Et ce fut le saint Pape Pie X, le Pape de l'Eucharistie, le fidèle défenseur de la pureté de la foi. Personne dont les yeux ont regardé ses yeux ne pourrait l'oublier. Vint après un autre Pape de la qualité de Léon XIII, Benoît XV, le très habile diplomate, le seul peut-être qui domina entièrement les terribles situations de la guerre mondiale. Il guida la barque de saint Pierre avec tant de sûreté à travers la tempête qui engloutit trois grands empires, qu'à sa mort le prestige du Saint-Siège se trouvait accru auprès de toutes les nations. Et ce fut, entre autres, à cause de l'œuvre grandiose de charité qu'il entreprit en faveur des peuples les plus éprouvés. Cette œuvre est continuée de façon admirable par Sa Sainteté le Pape actuellement régnant, qui n'oublie pas cependant, homme de science lui-même, les intérêts de la science et de l'art.

Mais quelles que soient les différences personnelles des Papes, c'est toujours, en eux, le même saint Pierre que nous vénérons.

Cette continuité de Pierre dans la Papauté est représentée par une peinture des catacombes ; une lampe en forme de barque. Dans la barque, le Seigneur qui commande aux flots et aux tempêtes. Au timon, saint Pierre. Et comme inscription : « Pierre ne meurt pas ».

Je ne pourrais donc mieux terminer cette fête qu'en offrant à Pierre toujours vivant l'hommage de notre obéissance, de notre fidélité et de notre dévouement. Dans cet esprit, je vous prie de vous associer au cri de mon âme : « Vive Sa Sainteté Pie XI, notre Pontife glorieusement régnant ! »

Une lettre explicative du Saint-Office

La récente condamnation de nombreux volumes du *Manuel biblique*, commencé jadis par MM. Vigouroux et Bacuez et continué depuis par M. Brassac, prêtre sulpicien, comme ses deux prédécesseurs, a pu émouvoir et même troubler certains de nos lecteurs, qui s'étaient fait, et justement, une haute idée de la science et de l'orthodoxie de M. Vigouroux et de son école. Aussi croyons-nous utile de publier la lettre lumineuse adressée au Supérieur général de Saint-Sulpice, par le Secrétaire du Saint-Office, Son Eminence le Cardinal Merry del Val. Nous empruntons la traduction de cette lettre à *Rome*, numéro du 15 janvier :

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR DES PRÊTRES DE SAINT-SULPICE

Depuis plusieurs années déjà, beaucoup d'esprits se plaignent de l'ouvrage intitulé *Manuel biblique ou Cours d'Écriture Sainte à l'usage des Séminaires*, primitivement composé par MM. Vigouroux et Bacuez, prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice, mais remanié depuis, de fond en comble, par M. Brassac, membre de la même Compagnie. L'attention du Saint-Siège lui-même s'était déjà portée sur la question, lorsque, en 1920, vous avez supplié très instamment le Souverain Pontife de faire examiner à Rome, l'ouvrage tout entier et de signaler tout ce qu'on trouverait peut-être à y corriger, afin que, dans une nouvelle édition, on pût tenir compte de ces corrections. Bien que pareille demande fût tout à fait insolite, le Souverain Pontife, Benoît XV, d'heureuse mémoire, l'accueillit avec bonté et il confia la révision des volumes à cette Suprême Congrégation.

Or, après un mûr et très soigneux examen, tel qu'il convenait à l'importance du sujet, il apparut clairement que l'ouvrage était vicié de nombreux et graves défauts, qui l'imprègnent et le pénètrent à tel point, que la correction en serait absolument impossible. Sans parler, en effet, d'une foule d'autres erreurs, M. Brassac, en ce qui concerne l'inspiration et l'inerrance de la Sainte-Écriture, tout particulièrement dans les passages historiques, où il distingue entre la substance du récit et les détails ; en ce qui concerne l'authenticité et l'historicité de plusieurs livres inspirés, tient un langage évidemment contraire aux décrets dogmatiques des saints conciles de Trente et du Vatican, aux autres documents du magistère ecclésiastique, tels que les Lettres Encycliques de Léon XIII et de Pie X, aux décrets du Saint-Office et de la commission pontificale des Études bibliques, et enfin à la tradition catholique tout entière.

En ce qui regarde spécialement l'inerrance absolue de la Sainte-Écriture, qu'il suffise de rappeler la doctrine de Léon XIII dans l'Encyclique *Providentissimus* : « C'est un procédé absolument intolérable que de supposer, à tort, quand vient en question la vérité des propositions, qu'il ne faille pas tant rechercher ce que Dieu a dit, mais bien plutôt la fin pour laquelle il l'a dit. En effet, tous les livres et les livres tout entiers, que l'Église a reçus comme saints et canoniques, avec toutes leurs parties, ont été écrits sous la dictée de l'Esprit-Saint ; or, bien loin de receler quelque erreur, l'Inspiration divine, par elle-même, non seulement les exclut toutes, mais encore elle les exclut et les repousse aussi nécessairement que Dieu, la Vérité suprême, répugne à être l'auteur de quelque erreur que ce soit. Telle est la foi, ancienne et constante de l'Église, solennellement définie par les conciles de Florence et de Trente, confirmée en dernier lieu et déclarée plus explicitement encore par le concile du Vatican... »

Il n'importe donc absolument en rien, que le Saint-Esprit ait pris des hommes comme instruments pour écrire, comme si quelque erreur eût pu échapper, non pas sans doute à l'auteur principal, mais aux écrivains inspirés. C'est qu'en effet il les a Lui-même, par sa vertu, excités et mus à écrire. Il les a Lui-même assistés pendant qu'ils écrivaient et cela de telle manière qu'ils concevaient exactement, qu'ils voulaient rapporter fidèlement et qu'ils exprimaient avec une vérité infaillible tout ce qu'il leur ordonnait et seulement ce qu'il leur ordonnait d'écrire ; s'il en était autrement, il ne serait pas l'auteur de toute l'Écriture... C'est pourquoi, ceux qui pensent que, dans les passages authentiques des Livres Saints, peut être renfermée quelque erreur, ceux-là, assurément, ou pervertissent la doctrine catholique ou font Dieu Lui-même l'auteur d'une erreur. »

Le Saint-Office a défendu contre les modernistes la même doctrine en condamnant dans le décret *Lamentabili* la proposition XI : « L'extension de l'inspiration divine à l'Écriture tout entière n'est pas telle qu'elle présume de toute erreur toutes et chacune de ses parties. »

Enfin le décret de la Commission Pontificale biblique, en date du 18 juin 1915, déclare que du dogme catholique de l'inspiration et de l'inerrance des Saintes Écritures, il résulte que « tout ce que l'écrivain sacré affirme, énonce, insinue, doit être considéré comme affirmé, comme énoncé, comme insinué par le Saint-Esprit ».

Fausse est aussi la méthode employée par M. Brassac, quand, négligeant à l'excès l'exposé positif de la doctrine catholique intégrale, il présente d'une part, dans un esprit apparemment indifférent, les preuves qui militent en faveur de la thèse traditionnelle et que, d'autre part, il s'applique à mettre en relief les raisons que la méthode, dite critique, accumule, sur la foi de critères internes, dans le but d'accréditer des opinions nouvelles ; et cela sans indiquer, fût-ce d'un mot, l'impuissance et la faiblesse de ces raisons. Et par là il fait peu de cas de l'avertissement de Léon XIII : « A tort et pour le grand dommage de la religion, on a introduit un système qui se pare du nom honorable de « haute critique » et dans lequel, se basant sur les seuls critères internes, comme l'on dit, on prétend déterminer l'origine, l'intégrité et l'autorité de tout livre. Mais au contraire, il est évident que, en matière historique—et tel est bien le cas de l'origine et de la conservation des livres, — les témoignages historiques ont plus de valeur que tous les autres et que ce sont ceux-là qui doivent être recherchés et examinés avec le plus de soin : quand aux critères internes, ils n'ont pas, la plupart du temps, une telle importance qu'ils puissent être apportés en faveur de la thèse, si ce n'est par manière de confirmation ». Et dans la même Encyclique le Souverain Pontife demande qu'on n'accorde pas aux questions d'érudition plus de temps et de travail qu'à l'étude même des Livres divins, et qu'on n'apporte pas aux esprits des jeunes gens, par une accumulation de connaissances multiples, plus de trouble que de secours.

Nombreuses sont les interprétations de l'auteur absolument opposées au sens de l'Église. Chose lamentable, en vérité, puisque le concile de Trente a décrété : « Que personne, appuyé sur son propre conseil, ne doit oser, dans les questions de foi et de mœurs appartenant à l'édifice de la doctrine chrétienne, interpréter la Sainte Écriture, en la pliant à son sens privé, contre le sens déterminé qu'a retenu et que retient notre Sainte Mère l'Église, à qui il appartient de juger du sens vrai et de la véritable interprétation des Saintes Écritures, ou même contre le consentement unanime des Pères ; et cela même si les interprétations de ce genre ne devaient jamais paraître au grand jour ». Et cette prescription, les Pères du Concile du Vatican l'ont précisée en ces termes : « Puisqu'il existe des hommes qui exposent de travers les décrets salutaires portés par le saint Concile de Trente, au sujet de l'interprétation des divines Écritures, dans le but de réprimer les esprits indociles ; Nous, renouvelant le même décret, Nous déclarons que l'esprit en est celui-ci : à savoir que, dans les questions de foi et de mœurs appartenant à l'édifice de la doctrine chrétienne, il faut regarder comme le sens exact de l'Écriture celui-là même qu'a retenu et que retient l'Église, à qui il appartient de juger du sens vrai et de l'interprétation véritable des Saintes Écritures ; et que, par conséquent, il n'est permis à personne d'interpréter la Sainte Écriture contrairement à ce sens, ou même contrairement au consentement unanime des Pères ».

Or, d'une façon générale, l'auteur, bien que n'embrassant pas toujours ouvertement les thèses de l'école large qu'il expose avec soin, incline cependant vers elles et trop souvent use de locutions équivoques et de formules captieuses, qui sont susceptibles d'être prises dans les deux sens, dans le sens orthodoxe comme dans le sens qui favorise les opinions de l'école large, oubliant ainsi cette règle d'or dont Pie X imposait la stricte observance à tous les commentateurs de la Sainte Écriture : « Le professeur d'Écriture Sainte regardera comme un devoir sacré de ne jamais s'écarter en rien de la doctrine commune et de la tradition de l'Église ; assurément il mettra à profit tous les réels apports de la science, obtenus par la sagacité des modernes, mais il négligera les commentaires téméraires des novateurs ; il n'entreprendra de traiter que les seules questions, dont l'étude doit conduire à l'intelligence et à la défense des Saintes Écritures ; il se conformera, dans sa manière d'enseigner, aux règles, pleines de prudence, contenues dans l'Encyclique *Providentissimus* (Litt. apost. *Quoniam*, 27 mars 1908, par. 13) ».

L'auteur ne tient nul compte, pour ne dire rien de plus, des décisions de la Commission Pontificale biblique, au sujet desquelles Pie X a décrété : « Nous déclarons et Nous imposons à tous sans exception, l'obligation rigoureuse en conscience, de se soumettre aux décisions de la Commission Pontificale des Études bibliques, qui ont été promul-

guées jusqu'ici ou qui le seront plus tard, de la même façon qu'on est obligé de se soumettre aux décrets des Sacrées Congrégations intéressant la doctrine et approuvés par le Pape ».

Bien loin de garder religieusement ces préceptes, M. Brassac émusse plutôt la force des preuves qui sont en faveur de la doctrine communément reçue, tandis qu'il insiste avec force sur les difficultés proposées par les adversaires ; souvent il néglige les documents du magistère ecclésiastique ou il en détourne le sens selon ses propres manières de voir ; il passe sous silence ou réduit au minimum le caractère préternaturel ou miraculeux de plusieurs faits rapportés par les Écrivains sacrés et il n'est pas rare qu'il enlève aux prophéties messianiques à peu près toute leur force démonstrative ; en beaucoup de points il s'écarte de la voie droite de la doctrine théologique ; il accorde plus de crédit qu'il ne convient aux auteurs hétérodoxes ou aux écrivains catholiques imbus de théories trop larges, alors que, selon les déclarations de Léon XIII, il est souverainement inconvenant « qu'ignorant ou méprisant les œuvres remarquables que nos auteurs nous ont laissées en si grande abondance, on préfère les livres des auteurs hétérodoxes ; qu'on leur demande, au péril imminent de la saine doctrine et souvent au détriment de la foi, l'explication des passages auxquels les catholiques ont appliqué depuis longtemps, et très heureusement, leur esprit et leurs travaux », alors que le sens intègre des Saintes Écritures ne saurait être livré par ceux, qui « dépourvus de la vraie foi, n'atteignent pas la moelle de l'Écriture, mais en rongent seulement l'écorce ». Enfin, l'auteur n'a pour ainsi dire rien qui puisse favoriser la piété, et, par ce fait, il a totalement changé l'esprit qui distinguait l'ancienne œuvre de M. Vigouroux.

Et tous ces griefs sont d'autant plus graves qu'il s'agit d'un « Manuel » qui est mis entre les mains d'un si grand nombre d'élèves du sanctuaire, sur la formation desquels l'Église doit veiller avec une maternelle sollicitude. C'est qu'en effet elle désire ardemment que ceux qui croissent pour l'espoir de l'autel, conçoivent un respect et un amour très profonds pour la Sainte Écriture, en sorte que, une fois revêtus du sacerdoce et entrés dans la vigne du Seigneur, ils puissent expérimenter combien « toute l'Écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour défendre, pour reprendre, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, apte à toute œuvre bonne ». (II. Timothée, III, 16, 17).

C'est pourquoi, les Eminentissimes et Révérendissimes cardinaux, avec moi inquisiteurs généraux, estimèrent qu'il était de leur devoir de publier le décret de condamnation de l'ouvrage mentionné, porté le 12ème jour de ce mois, et en même temps interdirent absolument d'imprimer les volumes non encore publiés de la 15ème édition du *Manuel biblique*.

Et notre Saint-Père le Pape Pie XI a ordonné de vous communiquer toutes ces choses, approuvées et confirmées par son autorité souveraine.

Et je vous prie...

Rome, 22 décembre 1923.

R. Card. MERRY DEL VAL.



ALLEMAGNE

L'Allemagne d'aujourd'hui

Résumé d'un article de R. de Tanchenay : « L'Allemagne d'aujourd'hui », dans le « Flambeau », du 31 janvier 1914 :

« Un pouvoir central impuissant : des États enfoncés assez loin dans les voies de la révolte pour que l'on parle à nouveau de l'exécutif fédérale contre eux : le plus complet désordre politique et, hier encore, financier, — voilà le prodigieux renversement dont nous sommes aujourd'hui les témoins en Allemagne. Il importe d'en préciser les raisons essentielles. Il semble bien tout d'abord que ce spectacle « d'une désunion profonde dans le cadre d'une apparente unité » des symptômes précurseurs l'avaient annoncé dès la période de l'apogée de la puissance impériale. Dans un discours prononcé devant le Reichstag, le 4 mars 1867, Bismarck avait parlé de ce « quelque

chose » dans le caractère national allemand qui faisait obstacle à l'unité de l'Allemagne. Le chancelier de fer parvint à en avoir raison au moyen de guerres victorieuses risquant à chaque partie l'avenir de la Prusse, l'enjeu étant l'Allemagne. Mais les causes de discordance intérieure qui avaient jusque là entravé son œuvre, « il les laissaient dans l'ombre sans les supprimer ».

Elles se font sentir aujourd'hui, après que, en novembre 1918, l'armature impériale eût glissé vers les coulisses, « refusant de servir de cadre au dénouement du drame qu'elle avait engagé ».

Le phénomène peut-être le plus important de la situation allemande présente est l'affaiblissement du pouvoir central. Cet affaiblissement est encore aggravé par la renaissance remarquable de l'esprit particulariste dans différents États, qui subsistent au nombre de dix-huit, malgré tout le caractère centralisateur de la Constitution de Weimar. « Le total de leurs forces ou de leurs faiblesses constitue le Reich ». De ces États, c'est la Prusse qui est la plus étendue et la plus forte, mais aussi celle qui a eu le plus à souffrir de la guerre, et qui, avec ses cinq millions d'habitants et ses 55.000 kilomètres carrés de territoire de perdu, fait figure de principale vaincue de la guerre. Les humiliations de l'occupation, c'est elle encore qui les subit en première place. Enfin, « demeurant la place-forte principale du socialisme, elle a concentré sur elle-même la haine de toutes les provinces conservatrices ».

Au centre du Reich, « barrière ouvrière » composée de la Saxe, de la Thuringe et de l'Anhalt, coupant la Prusse des États réactionnaires du Sud. On se rappelle la tension récente entre Berlin et Dresde, tension à laquelle le pouvoir central dut mettre un terme par une véritable expédition militaire. Plus au Sud, les « États raisonnablement démocratiques » : Wurtemberg, Hesse, Bade, ne font guère parler d'eux. On n'en saurait dire autant de la Bavière, qui depuis qu'elle a été en 1919 la première à secouer la domination communiste, n'a cessé de marcher dans les voies d'une indépendance frondeuse à l'égard de Berlin et d'une réaction de plus en plus prononcée. Les Bavarois se sont trouvés renforcés par la venue à Munich des groupes prussiens les plus nationalistes. La Bavière, agricole, campagnarde et très catholique, oppose volontiers l'ordre qui règne chez elle — quand il n'est pas troublé par les bandes de Hitler — aux désordres sporadiques qui surgissent dans les autres parties de l'Allemagne. Aussi insiste-t-elle en faveur d'une très grande décentralisation : un mémorandum adressé au chancelier, le 4 janvier 1924, par le gouvernement bavarois, est très explicite à ce sujet. Aujourd'hui, en effet, il n'est aucune mesure du pouvoir central qui ne soit sabotée par les États dont elle lèse les intérêts particuliers !

Les mêmes divisions que nous venons de constater dans l'ordre politique et territorial, se retrouvent aussi prononcées dans le domaine moral. La lutte des classes, la concurrence la plus éfrénée sont à l'ordre du jour. Le monde économique tout entier n'a cessé de spéculer sur la ruine de l'État et de la nation en vue de son propre enrichissement. Les Allemands se rejettent de l'un à l'autre le poids des charges de la guerre ; à bien des reprises les campagnes peu désireuses d'encaisser en échange de leurs récoltes des marks-papier, ont menacé de couper le ravitaillement des villes.

Enfin, parmi les causes décisives de désorganisation et de faiblesse, mentionnons encore « la médiocrité foncière des hommes d'État » de l'Allemagne contemporaine, médiocrité dont la personnalité « falote » de M. Cuno — qui resta pourtant dix mois chancelier — est un exemple frappant.

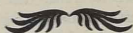
On aurait tort toutefois de s'imaginer que les velléités de révolte à l'égard de Berlin vont jusqu'à des désirs d'indépendance complète ; exception faite de quelques éléments allogènes, « il n'y a pas actuellement dans le Reich un Allemand qui veuille être autre chose qu'Allemand » ; « les décentralisateurs croient seulement se montrer des allemands plus « efficaces » que les autres » ; « l'impérialisme demeure le sentiment le plus naturellement professé par les âmes germaniques » ; et, somme toute, la fameuse opposition de l'Allemagne du Nord vis-à-vis de l'Allemagne du Sud ne s'exerce en réalité que dans le domaine de la politique intérieure. Ceux qui désirent voir l'Allemagne morcelée auraient donc tort de spéculer là-dessus. La désunion allemande s'apaise devant l'étranger : l'invasion de la Ruhr en offre un vivant exemple.

La situation financière de l'Allemagne s'est brusquement améliorée ces temps derniers. Le *Reichsmark* s'est substitué au « billion méprisé » ; et si au point de vue financier, il importe de se montrer ici très réservé,

il n'en faut pas moins constater que la situation nouvelle a permis, en créant la monnaie d'or, d'inaugurer la perception or des impôts et de supprimer une des sources principales du déficit (les crédits aux chemins de fer et aux postes et télégraphes). Au point de vue politico-moral, les effets positifs sont très importants : le public allemand a repris courage, le Gouvernement a repris lui aussi quelque espoir dans l'avenir. D'autre part, l'application de l'état de siège et la manière forte du général von Seeckt ont rétabli l'ordre public.

Il n'est pas impossible que le moment actuel soit favorable à un règlement définitif entre les Alliés (ou plus exactement la France et la Belgique) d'un côté, et l'Allemagne de l'autre. En effet, celle-ci a connu pour la première fois avec l'occupation de la Ruhr « l'étendue de sa défaite », et peut-être n'est-elle pas très éloignée en ce moment « de l'état d'esprit voulu ». « Pour intéresser les Allemands à la besogne des réparations, il faut leur faire comprendre qu'ils trouveront profit à exécuter loyalement le traité, dans cette limite raisonnable où nous ont amenés cinq ans de réflexions et de désillusions ». On fait, il est vrai, une objection grave à tout projet de négociations directes avec l'Allemagne : on fait ressentir qu'un retour offensif de l'Allemagne est toujours à prévoir ; si on la laisse redevenir forte, elle ne voudra pas payer et préparera la revanche. Pareilles inquiétudes paraissent exagérées : la France et la Belgique sont sur le Rhin ; les accords français avec la Petite-Entente peuvent aussi sérieusement parer au danger.

En attendant, il y aurait certainement profit à multiplier par des accords de tous genres le nombre de ceux qui, en Allemagne, désirent le maintien de la paix.



ÉTATS-UNIS

Wilson

De Jacques Chastenet dans « L'Opinion » :

«... Inutile de rappeler la suite : les quatorze points, la conversation radiotélégraphique poursuivie avec le prince Max de Bade (conversation qui hâta peut-être de quelques jours la fin de la guerre, mais qui, sûrement, et en définissant les bases prématurément, rendit la paix plus malaisée), le débarquement en France, le Conseil des Quatre, les interminables négociations de Paris.

A ce moment, transplanté dans un milieu inconnu, un peu grisé peut-être par les adulations dont il était l'objet, plein à la fois d'inquiétude et de superbe, le président Wilson perdit pied.

Ceux qui ont pénétré dans le saint des saints, dans le salon où se tenaient habituellement les réunions des quatre, se souviennent du président des États-Unis assis à droite de la cheminée, la figure renfrognée, manipulant fébrilement son trousseau de clés, visiblement mal à son aise. De temps à autre, des phrases éloquentes sortaient de ses lèvres où on retrouvait le style de ses fameux messages. Lui demandait-on cependant de préciser sa pensée, souvent il demeurait court. « Il n'avait pas de plan, a écrit Keynes, pas de système, pas d'idées constructives avec quoi vivifier les commandements qu'il avait fulminés du haut de la Maison Blanche. Il aurait pu prêcher un sermon à propos de n'importe lequel d'entre eux ou prier avec appareil le Tout-Puissant de les faire respecter, mais il était incapable de mettre sur pied un procédé permettant de les faire cadrer avec la situation réelle de l'Europe ».

On a donné plusieurs explications de cette inquiétude et de cette imprévision d'un esprit qui avait su naguère s'affirmer si positif. Peut-être la meilleure est-elle que le président, qui se rendait compte de la portée des récents succès électoraux du parti républicain, sentait que ses jours de puissance étaient comptés et qu'il ne construisait que sur du sable mouvant.

Ça été l'erreur de ceux qui ont négocié le Traité de Versailles en face du président Wilson de ne pas comprendre que cet homme ne représentait déjà plus la majorité du peuple américain. Par égard pour ce peuple qui déjà le désavouait, on lui permit d'imprimer profondément sa marque personnelle sur une œuvre qu'il était dès lors voué à ne pouvoir ni poursuivre ni défendre. Posé sur une base aussi fragile, le Traité entier devait porter à faux.

Que la leçon ne soit pas perdue.

Parce que les circonstances, et peut-être aussi le jeu de cette force mystérieuse qui semble pousser vers l'Ouest les civilisations comme les villes, ont transporté aux États-Unis l'axe économique du monde, les nations européennes ont, depuis la guerre, une tendance à se tourner vers Washington comme vers une Mecque nouvelle d'où leur doit venir la lumière et le secours.

Les déceptions éprouvées, les rebuffades essayées laissent subsister l'illusion tenace. Et quand, récemment, le général Dawes, dont on nous avait cependant expressément prévenu qu'il ne représentait pas le gouvernement américain, a débarqué en France, pour présider un des comités d'experts, il s'est trouvé chez nous des hommes cependant pondérés pour bâtir là-dessus des chimères.

Lorsque nous pensons aux États-Unis, deux notions doivent nous demeurer présentes à l'esprit :

La première est d'ordre général : le peuple américain, dans son ensemble, connaît très mal l'Europe continentale et ne fait pas beaucoup plus de différence entre la Roumanie, par exemple, et la Tchéco-Slovaquie qu'un bourgeois parisien n'en fait entre le Wyoming et l'Idaho. Il a de plus de la politique européenne une méfiance instinctive touchant parfois à la répulsion.

La seconde est d'ordre particulier : 1924 sera pour les États-Unis une année d'élections. Ce qui se passe aujourd'hui au parlement français donne son cours plein à cette expression et dispense de tout commentaire.

Les États-Unis ne peuvent se dispenser de faire un jour ou l'autre leur rentrée en Europe, non parce que ce sera notre intérêt, mais parce que ce sera le leur.

Le meilleur moyen de hâter ce jour est de nous entendre entre nous, et le meilleur moyen de réaliser cette entente est de ne pas l'envisager, dès l'abord comme trop vaste, mais de la réaliser de proche en proche, par accords successifs. L'exemple de la Petite-Entente illustre l'efficacité de cette méthode. Et les lettres échangées récemment entre MM. Poincaré et Mac Donald, les conversations amorcées entre le Quai d'Orsay et Downing Street permettent de ne pas désespérer qu'elle puisse encore être appliquée aux relations franco-britanniques.

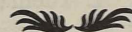
« Aide-toi, le ciel t'aidera ». L'Amérique aussi.

* * *

La vie du Président Wilson nous propose une autre leçon encore : Celle-là a trait à la force des idées. Celles du défunt homme d'État étaient vagues et elles étaient souvent fausses ; elles existaient cependant.

Leur simple existence a suffi à assurer un moment à l'homme qui les énonçait, un prestige surhumain. Sans doute n'ont-elles pas résisté au contact des faits. Mais l'homme d'État qui conjuguerait en lui l'imagination créatrice des mythes animateurs avec le sens des réalités serait étrangement fort. Croit-on, par exemple, que M. Mussolini eût pu mener à bien son œuvre technique s'il n'avait préalablement réussi à insuffler à une fraction active du peuple italien un idéal nouveau ?

Voilà quelques-unes des réflexions que nous peuvent suggérer la vie et la mort de Woodrow Wilson... C'était un homme de bonne volonté, et il fut un temps où le cœur de la France battit pour lui ou pour ce qu'elle croyait être lui. Et puis l'ambassade d'Allemagne à Washington vient de refuser un instant de mettre pour lui son drapeau en berne. C'en est assez pour que nous enroulions pieusement son souvenir « dans le linoléum de pourpre où dorment les dieux morts ».



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

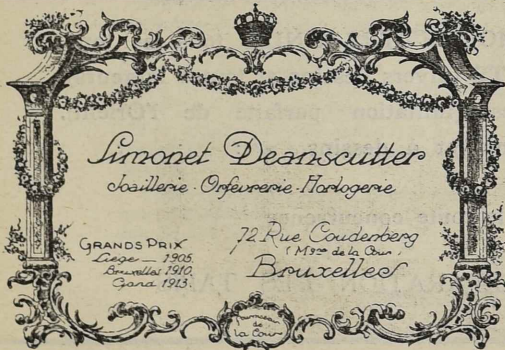
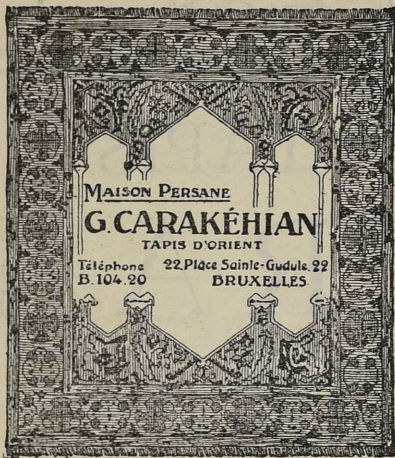
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche**C^{ie} française du Gramophone**BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, Place de Meir. — Anvers**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur -:

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE

FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Ecuyer. 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.

TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).

CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).

: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS